



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

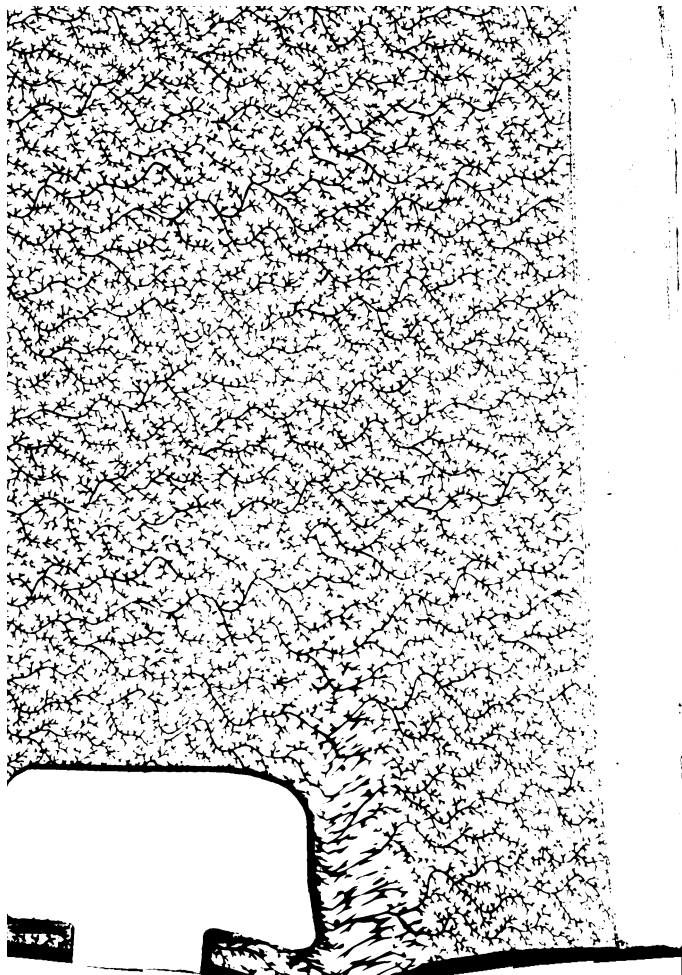
À propos du service Google Recherche de Livres

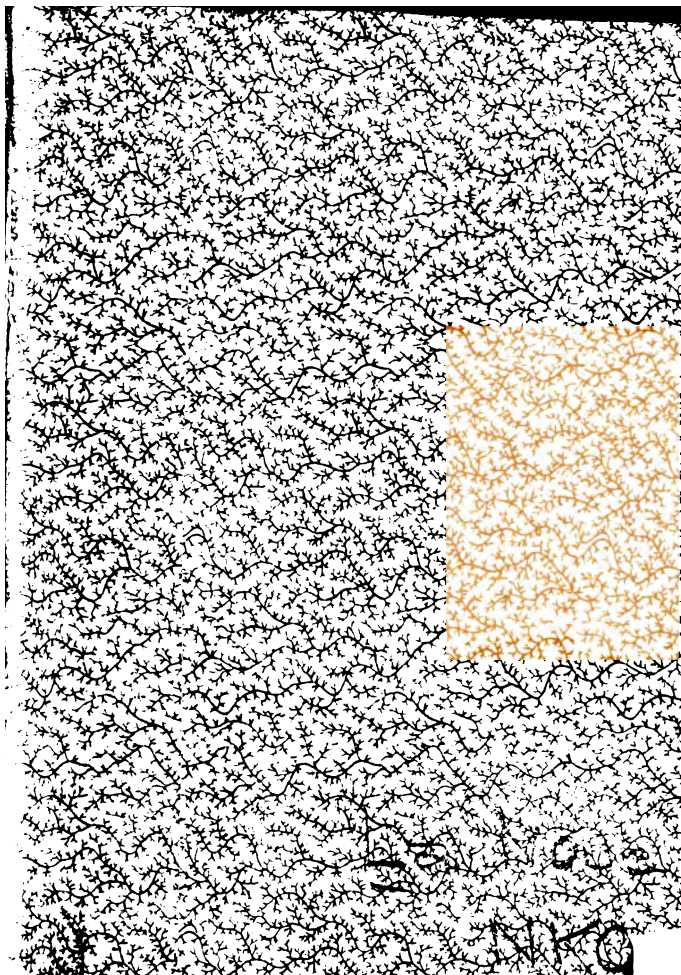
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07581085 7





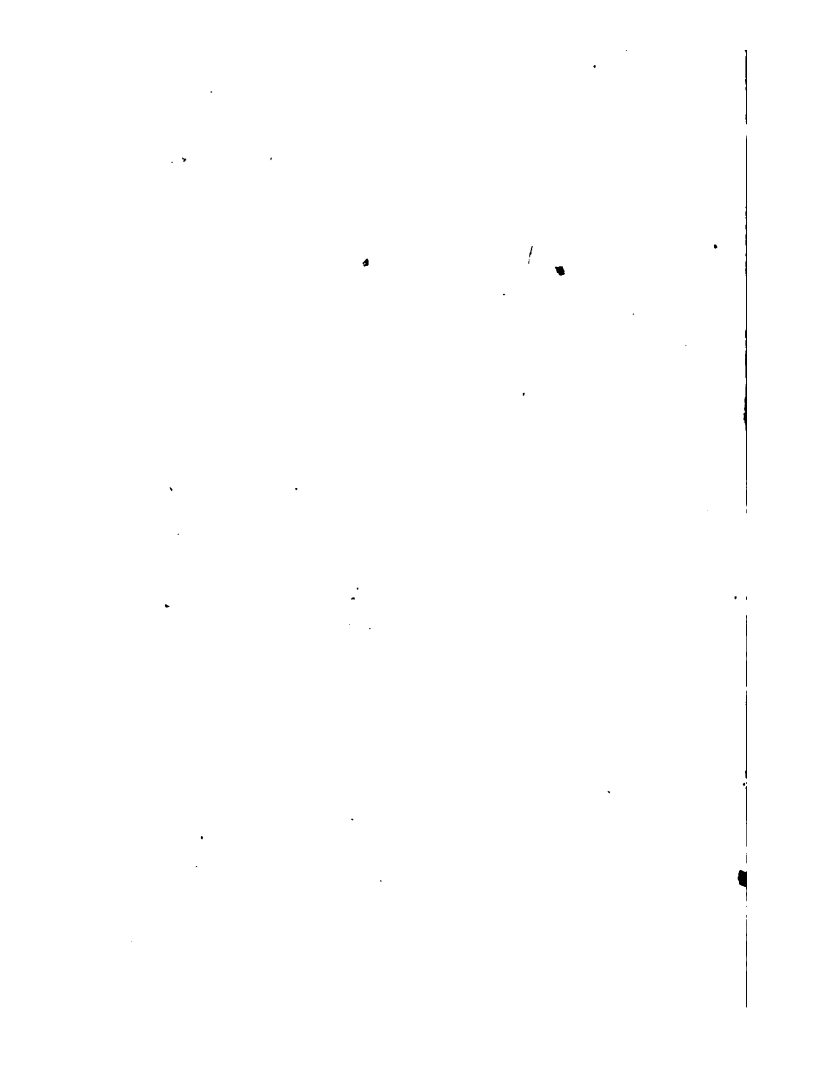
CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

SAUVÉ DE LA NOUE.

TOME SECOND.



CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
SAUVÉ DE LA NOUE.

TOME SECOND.



A PARIS.

I 7 9 L.

R2

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce
volume.

**La Coquette corrigée , Comédie , précédée
de l'Épître dédicatoire , du Sujet , des
Jugemens et Anecdotes qui y sont rela-
tifs.**

**Le Retour de Mars , Comédie , précédée
des Jugemens et Anecdotes qui y sont
relatifs.**

ROYAL VON
VON
VON

LA COQUETTE
CORRIGÉE,
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES, EN VERS,
PAR DE LA NOUE;

*Représentée , pour la premiere fois , au
Théatre François , le 23 Février 1756.*

PERSONNAGES.

JULIE, jeune veuve, coquette.

ORPHISE, tante de Julie.

CLITANDRE.

LE VIEUX COMTE LISIMON.

LE MARQUIS, neveu de Lisimon.

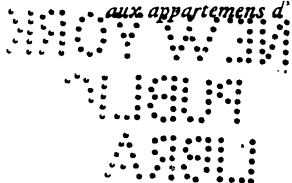
ÉRASTE.

LA PRÉSIDENTE.

ROSETTE, suivante de Julie.

UN LAQUAIS.

*La Scène est à Paris, dans un Salon commun
aux appartemens d'Orphise et de Julie.*



j

A MONSIEUR
DE MONTMORENCY-
LUXEMBOURG,

Duc de Luxembourg, de Montmorency et de
Piney, Pair et premier Baron Chrétien de
France, Chevalier des Ordres du Roi, Capi-
taine des Gardes du Corps de Sa Majesté,
Lieutenant-Général de ses Armées, Gouver-
neur de la Province de Normandie, &c. &c.

MONSIEUR,

*Je jouis aujourd'hui du plus flatteur de tous
vos bienfaits ; vous me permettez de rendre
ma reconnoissance publique. Quelle satisfac-
tion pour moi de devoir mon bonheur au Pro-
tecteur le plus estimable ! quelle gloire d'oser
le publier !*

a ij

Il est des formes sous lesquelles la fortune se seroit vainement présentée à moi ; il est des mains qu'elle auroit eu tort d'emprunter pour me distribuer ses faveurs : en choisissant la vôtre, quel prix n'a-t-elle pas ajouté à ses bienfaits ?

La noblesse de votre nom , aussi illustre , aussi ancien que la Monarchie ; l'éclat de vos dignités , l'autorité qu'elles vous donnent ; tant de titres , tant d'emplois honorables , dont aucun n'est dû à la faveur, vous avoient, dès long-tems, soumis mon esprit , vous avoient attiré tous mes respects ; mais , MONSEIGNEUR , la noblesse de votre ame, au-dessus de celle de votre nom ; l'usage de cette autorité , qui n'est entre vos mains qu'un exercice continuel d'humanité et de bienfaisance ; votre sensibilité pour les malheureux , votre amour pour les Arts ; tant d'autres qualités qui vous sont personnelles , ont entraîné mon cœur, ont fixé tous mes sentimens. Oui , MONSEIGNEUR , je vous dois tout , et mon désespoir est de ne pouvoir ex-

primer combien j'aime à vous tout devoir. Cet Ouvrage même, que vous me permettez de faire paroître sous votre nom, quels droits n'avez-vous pas sur lui !

En me faisant admettre à ces spectacles uniques, auxquels le goût et la délicatesse présidoient, où tout ce qu'il y a de grand et d'illustre en France se plaisoit à contribuer aux délassemens d'un Maître adoré et si digne de l'être, votre puissante protection m'a transporté dans un monde que sans vous je n'aurois jamais pu connoître : c'est à la Cour, c'est dans ce monde nouveau pour moi, que j'ai pu étendre mes idées, épurer mon style, et reconnoître, en passant, cette foule de différens caracteres, que des yeux plus clairvoyans que les miens auroient pénétrés, et qu'un pinceau plus exercé auroit su peindre.

Si j'ai osé faire la critique de quelques-uns de ces caracteres, j'avoue, sans flatterie, qu'il me seroit beaucoup plus facile de faire l'éloge de beaucoup d'autres ; si sur ce Théâtre on rencontre des vices et des ridicules, on y voit

aussi des exemples sublimes de désintéressement , de probité , de toutes les vertus. Combien de traits en pourrois-je citer ? Mais , MONSIEUR , il en est auxquels il seroit trop aisé de vous reconnoître : on y verroit trop à découvert les motifs de cette estime , de cette considération universelle et constante dont vous y jouissez ; on y verroit que je ne suis pas , à beaucoup près , le seul témoignage que vous faites le bien pour l'unique plaisir de le faire.

J'ai l'honneur d'être , avec le respect le plus profond et la reconnaissance la plus vive ,

MONSIEUR ,

DE VOTRE GRANDEUR ,

Le très-humble et très-
obéissant serviteur ,
DE LA NOU.

AVERTISSEMENT.

J'AI vu souvent dans les Provinces beaucoup d'embarras , ou beaucoup de négligences dans la maniere de placer les Acteurs. Comme on fait à Paris beaucoup de réflexions sur cet article , qui souvent est de grande conséquence pour le jeu , je crois avoir trouvé un moyen bien simple de transporter dans l'imprimé cet arrangement tout fait. Au commencement de chaque scene , j'ai toujours nommé le premier celui qui doit être le plus proche de la loge du Roi , et les autres successivement. Personne n'ignore que la loge du Roi est toujours à la gauche des Acteurs.

S U J E T

DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

JULIE , jeune veuve , fort vaine de sa beauté , prétend , sans s'engager de nouveau , multiplier chaque jour ses conquêtes , au nombre desquelles sont déjà un vieux Comte et un jeune Marquis , son neveu , Éraste et Clitandre. Ce dernier , qui aime Julie , de bonne-foi , gémit de la voir entraînée dans le tourbillon du grand monde , où on l'enivre d'encens , et où elle se perd de réputation. Orphise , tante de Julie , projette de la corriger , en feignant d'aimer Clitandre , d'en être aimée et de vouloir l'épouser. Ce projet réussit. Julie est piquée du prétendu changement de Clitandre en faveur d'Orphise , et craignant encore une Présidente , qui se dit de ses amies , et qui veut aussi le lui enlever , elle emploie tous les moyens de séduction qu'elle peut imaginer pour le ramener à elle. Clitandre , profitant de

SUJET DE LA COQUETTE, &c. viij

l'empressement qu'elle montre à l'entretenir , s'efforce à lui faire sentir le danger de sa conduite ; et , en lui peignant les amans dont elle est entourée , il découvre qu'il est le seul véritablement aimé d'elle. Il se déclare , enfin. La tante s'applaudit de son stratagème. Le Comte , le Marquis et Éraste sont congédiés. Julie renonce aussi à voir davantage la Présidente , et d'autres prétendues amies de la même sorte , qui excitoient , par leur exemple , son goût pour la coquetterie , et elle se donne à Clitandre pour prix de l'avoir corrigée de ses erreurs.

JUGEMENS ET ANECDOTES

S U R

LA COQUETTE CORRIGÉE.

« LA Noue couronna sa réputation Dramatique par cette Piece , pleine de mœurs , de traits saillans et de vrai comique , dit l'Éditeur de ses Œuvres. Le style de *La Coquette corrigée* est soutenu , les détails en sont heureux et la critique est analogue aux usages et aux travers du tems. On doit tenir compte au Poëte d'avoir su rendre sa Julie intéressante dès la premiere scene , quoiqu'il la fit agir durant les trois premiers actes en coquette déterminée. Il fait retomber avec art sur son Marquis ce qu'il peut y avoir de trop révoltant dans ce premier rôle. Le Marquis , lui-même , est un personnage très-théâtral. Enfin cette Comédie , qui n'est pas sans quelques défauts , renferme des beautés dignes d'en perpétuer le succès. »

JUGEMENS ET ANECDOTES. ix

L'Auteur du *Mercure* s'exprime ainsi sur cette Piece , dans le volume de Mars 1756.

« *La Coquette corrigée* a été bien reçue , et réunit tout ce qui peut mériter l'estime du Public. Le coloris , les détails et les vers heureux soutiennent les premiers actes. Le sentiment et l'intérêt regnent dans les deux derniers , et sur-tout dans le cinquieme. La conversion de la Coquette est préparée avec beaucoup d'art , et forme un dénouement qui a été généralement applaudi avec justice. Mais un éloge aussi honorable pour l'Auteur que pour la Piece , c'est qu'elle brille par les mœurs autant que par l'esprit. Nous ne devons pas oublier une circonstance singuliere ; c'est que l'Auteur a joué le principal rôle d'homme dans sa Comédie , celui de Clitandre. Quelle situation pour un Auteur ! Il a su se peindre lui-même aux yeux du Public , avec une éloquence modeste , dans une courte harangue , qui a précédé la représentation de l'Ouvrage : elle a vivement intéressé pour lui , et reçu l'approbation universelle. »

Voici cette harangue prononcée par La Noue

x JUGEMENS ET ANECDOTES.

avant la premiere représentation de *La Coquette corrigée*.

M E S S I E U R S ,

« Ma situation présente m'effraie ; et , pour peu que vous daigniez y réfléchir , vous conviendrez qu'elle est embarrassante. Il n'a pas tenu , tout-à-fait , à moi de m'y soustraire ; des Protecteurs respectables me l'ont ordonné , des amis , que je crois vrais , me l'ont persuadé. Ils ont cru , qu'ayant eu déjà plus d'une fois le bonheur d'obtenir vos suffrages , comme Auteur , et qu'éprouvant journellement vos bontés , comme Acteur , le double intérêt que je pourrois exciter sous ces deux titres réunis ne nuiroit sûrement pas au succès de mon Ouvrage , et qu'au contraire , la chute , s'il falloit l'essuyer , en seroit peut-être et plus douce et moins pesante. »

« Je l'avouerai , Messieurs ; j'ai pensé comme eux , jusqu'à ce moment-ci : moment terrible où toutes mes craintes se renouvellent , où toutes les sortes de frayeurs m'assiègent et m'environnent. D'ordinaire , tandis que l'Auteur est sur la scene ,
tandis

JUGEMENS ET ANECDOTES. 27

tandis que son esprit y brille et vous occupe , l'homme se dérobe , se cache sous une grille impénétrable à vos regards ; ses amis seuls sont admis au spectacle des différentes passions qu'il éprouve , pendant que vous balancez le succès de son Ouvrage : ici l'homme et l'Auteur tout est sous vos yeux. Privé de toutes les ressources de l'amour-propre , j'ose , Messieurs , me livrer à vous à découvert etsans réserve ; j'ose vous fournir une de ces situations intéressantes, du moins, par leur rareté, et plus capables, je l'espere , d'exciter votre générosité que d'armer votre censure. »

« Je ne vous parle point de ma Piece ; vous l'alléz voir : puissiez-vous vous souvenir que c'est un genre bien difficile ; qu'il nous est impossible d'atteindre à la perfection des anciens modeles , et que je me tiendrai trop heureux , si j'ai pu parvenir à cette médiocrité louable qui trouve toujours grace devant vous ; non pour avoir mérité la louange , mais , du moins , pour avoir évité le blâme. »

« Les Comédiens François ont continué les représentations de *La Coquette corrigée*, jusqu'à la

xij JUGEMENS ET ANECDOTES.

dixieme , qu'elle a été interrompue par l'indisposition de Mademoiselle Gaussin , qui y remplissoit le rôle de Julie , dit encore l'Auteur du *Mercur* , premier volume d'Avril de la même année. Son succès a répondu à l'annonce que nous en avons faite ; c'est-à dire , qu'elle a eu le sort des bons ouvrages : plus on l'a vue , plus on l'a applaudie et plus on l'a estimée. Il y a plusieurs vers de cette Comédie qui sont déjà devenus proverbes : tels sont ceux-ci de la troisieme scene du premier acte , où , en parlant de la conduite que l'on doit tenir avec une coquette dont on est la dupe , Clitandre dit à Eraste :

« Le bruit est pour le fat , la plainte pour le sot ;
» L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot. »

Mademoiselle Dangeville , qui jouoit dans cette Piece le rôle de Rosette , suivante de Julie , avoit un morceau , au commencement de la premiere scene du cinquieme acte , où elle rend compte à Orphise du changement opéré en Julie , et dont l'Auteur du *Mercur* de Juin suivant dit : « Ce morceau si applaudi ne peut jamais trop l'être. Il est fait par l'Auteur comme il est rendu par l'Ac-

JUGEMENS ET ANECDOTES. xij

trice. Écrire aussi bien que Mademoiselle Dangeville joue , l'éloge est grand ; mais nous le croyons mérité. »

« On ne peut pas couronner l'Ouvrage par un dénouement plus heureux , continue l'Auteur du *Mercur* , dans le même mois. Il a fait et nous croyons qu'il fera toujours le succès de cette Comédie estimable. Le caractere de Clitandre et celui d'Orphise sont deux beaux caracteres , aussi vrais qu'ils sont bien soutenus. Celui de Julie nous semble plus indécis. Il est ce qu'on appelle mixte. Je ne sais même si nous avons dans notre langue un terme pour l'exprimer ; car Julie , à la bien définir , est moins une *coquette* qu'une jeune *étourdie* , emportée par le tourbillon de l'exemple. La véritable coquetterie est un vice permanent : elle est incorrigible. L'étourderie , au contraire , (nous entendons celle qui éclate dans la jeunesse) est une ivresse passagere. Si la vanité sert à l'entretenir , la réflexion et les bons conseils la combattent , à leur tour , et parviennent souvent à la vaincre. C'est ce qui arrive à l'héroïne de cette Piece , à qui le titre d'*étourdie corrigée* eût peut-être mieux convenu. »

xiv JUGEMENS ET ANECDOTES.

Cette observation de l'Auteur du *Mercury* engagea La Noue à y répondre ; et il le fit par une lettre qui fut insérée dans le second volume de Juillet de la même année. Cette lettre fut suivie d'une réplique de l'Auteur du *Mercury*, où il définit plus amplement ce que l'on a toujours entendu par le caractère de *coquette*, et où il établit davantage son opinion, de laquelle il ne se départ point. Mais dans cette courte querelle, où l'Auteur du *Mercury* reproche aussi au second et au troisième acte de cette Comédie d'avoir trop peu d'action, il montre toujours pour La Noue et pour sa Pièce une très-grande estime et beaucoup d'honnêteté ; de même que la lettre de La Noue offre la plus grande modestie, en défendant son Ouvrage, et les sentimens les plus affectueux pour l'Auteur du *Mercury* : ce qui fit également honneur à l'un et à l'autre.

« Le 29 Novembre de la même année 1756, dit l'Auteur du *Mercury*, du premier volume de Janvier 1757, les Comédiens reprirent *La Coquette corrigée*, qui fut encore plus applaudie et plus goûtée que dans sa nouveauté. Nous sommes très-flattés que le jugement plus réfléchi du Public

JUGEMENS ET ANECDOTES. xv

se trouve conforme à celui que nous en avons d'abord porté. »

Le Chevalier de Mouhy, dans son *Histoire abrégée du Théâtre François*, et l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, prétendent que *La Coquette corrigée* n'eut pas un grand succès à la première représentation. Ce dernier dit « qu'au troisième et au quatrième actes le parterre marqua quelques mécontentemens ; mais qu'heureusement le cinquième, qui a de l'action, releva un peu la Pièce. » Il ajoute que « La Noue qui en avoit fait répéter les rôles chez la Duchesse d'Orléans, dans le tems qu'elle s'amusoit à jouer la Comédie à Saint-Cloud, obtint que cette Princesse viendroit à la seconde représentation ; qu'elle y vint, en effet, et que ce jour-là la Pièce alla aux nues. » Le Chevalier de Mouhy dit que « La Noue profita, ensuite, de la suspension que la maladie de Mademoiselle Gaussin causa à sa Pièce pour y faire des corrections, et qu'à la première reprise elle eut un grand succès, qu'elle a eu depuis à toutes les autres. »

Ces corrections consistèrent dans le retranchement de quelques vers, qui faisoient longueur,

xvj JUGEMENS ET ANECDOTES.

dans les scenes IX , X , XI , du second acte ; dans les III , IV , du troisieme ; dans la X du quatrieme , et dans la VII entiere du cinquieme. La Noue , en imprimant sa Piece , rétablit ces vers et cette scene ; mais dans les éditions suivantes on n'a laissé subsister que la scene , et l'on a supprimé les vers retranchés , comme nous l'avons fait ici.

La seconde reprise de *La Coquette corrigée* fut donnée le 4 Novembre 1775. L'Auteur du *Mercur* d'alors dit que « cette Piece est écrite avec beaucoup d'esprit ; qu'elle offre une critique très-ingénieuse des mœurs , des caracteres , des ridicules ; mais que l'art du Poëte s'y fait trop apercevoir , et nuit souvent à l'intérêt de l'action , et au comique des situations. »

Il y en eut encore une reprise le 3 Août 1777 , « qui fut revue avec plaisir , » selon l'Auteur du *Mercur* , du 2 Avril 1785. « Mais ce fut sur-tout à celle du 5 Mars (de cette même année 1785) que *La Coquette corrigée* réussit le plus , ajoute-t-il. Le rôle de la Coquette , principalement , a produit beaucoup d'effet , parce qu'il a été joué par Mademoiselle Contat , d'une maniere très-intéres-

JUGEMENS ET ANECDOTES. xvij

sante. Ce qu'elle a laissé éclater , au cinquieme acte, de décence, de sensibilité et d'intelligence lui a fait infiniment d'honneur. »

Tel fut alors le jugement de tous les connoisseurs et de tous les amateurs du Théâtre, et les Auteurs du *Journal de Paris* s'exprimerent ainsi , dans leur feuille du 11 Mars 1785 , à l'occasion de cette reprise de *La Coquette corrigée*.

« Cette Comédie , semblable aux bons Ouvrages de ce genre , n'a pu acquérir qu'avec le tems le degré d'estime qui lui est dû ; et l'on doit un tribut d'éloges aux Acteurs qui viennent de la remettre , avec le suffrage unanime des Spectateurs. On n'en sera pas étonné , quand on saura que la Dame Préville , la Demoiselle Contat , les sieurs Molé et Fleury en ont rempli les principaux personnages. Le sieur Fleury , qui est , depuis long-tems , et à juste titre , en possession de plaire au Public , a bien rendu la gaieté et le comique du rôle du Marquis ; la Dame Préville , qui a joué celui de la tante , Orphise , en faisant ressortir l'interêt du personnage , y a mis cette profonde intelligence qui la distingue ; le sieur Molé , dont le talent prend toutes les formes pos-

xviii JUGEMENS ET ANECDOTES.

sibles , a mis dans celui de Clitandre ce sang-froid qui couvre la sensibilité sans la cacher , et n'a laissé perdre aucune des nuances qui appartiennent au personnage ; enfin , la Demoiselle Contat a obtenu le plus brillant succès dans celui de Julie : avec sa figure et les graces qui l'accompagnent , elle a plu dans les premiers actes , où il ne s'agit que de mettre en jeu le talent de plaire ; mais dans la dernière moitié de la Piece, où il faut peindre la naissance et les progrès de l'amour, les mouvemens de la jalousie et l'expression de la sensibilité , elle a marqué les diverses gradations avec la plus fine intelligence , et a développé ces ressources si nécessaires dans cette sorte de rôles , où l'on ne peut se passer du talent naturel ; mais où le talent naturel ne suffira jamais , sans l'étude et la connoissance de l'art. »

LA COQUETTE
CORRIGÉE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

AH ! Clitandre, c'est vous ? Ma joie en est extrême :
Je devois envoyer chez vous ce matin même.
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux.
Mais, Madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié ?

ORPHISE.

De moitié ! moi, Clitandre ?

4 LA COQUETTE CORRIGÉE,

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié

Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent ;

Lisez,

(Il donne un billet à Orphise)

ORPHISE, regardant la signature.

(A part.)

Julie ! ... Enfin mes projets réussissent.

(Lisant.)

» Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répon-
» dre de la conduite de mon aimable tante : peu s'en
» faut qu'elle ne m'ait fait confidence des sentimens
» qu'elle a pour vous, et je prétends juger par moi-
» même si vous les méritez. Ainsi, Monsieur, prépa-
» rez-vous à subir l'examen le plus sévère ; et sur-tout
» faites provision de bonnes raisons pour justifier, à
» votre âge, et votre éloignement pour les nièces, et
» votre goût déterminé pour les tantes. JULIE. »

(A Clitandre.)

Quel éclaircissement exigez-vous de moi ?

Ce billet est très-clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc ? Je n'osois avouer ma défaite,

Et de mes sentimens ma niece est l'interprete :

Je la remerciai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

COMÉDIE.

5.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractère
Qui vous rend à la fois agréable et sincère ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états ,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas ,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace ,
Badine avec justesse et raisonne avec grace....

(Voyant qu'il veut parler.)

Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait

Me ressemble si peu....

ORPHISE.

La vérité l'a fait.

Mais je sais que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore ;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit :
C'est assez me flater, je voudrois être instruit.
Cette lettre

ORPHISE

Est l'effet de mon heureuse adresse.

Il faut que vous m'aidiez à corriger ma niece.

CLITANDRE.

Quoi ! ce projet encore occupe votre esprit ?
Votre niece l'ignore, ou sans doute elle en rit ;
Mais pour l'exécuter quel rare strata géme?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

LA COQUETTE CORRIGÉE,

CLITANDRE.

Moi ! Julie ?

ORPHISE.

Oui, vous-même.

Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre niece est-il fait pour l'amour ?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabondé
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Défier enfin sa beauté qu'on encense :
Si je l'accuse ici ce n'est point par humeur ;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zèle,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle :
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur ;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe :
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie.
Sous ce titre, en tous lieux, j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats ;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence ;
Et, toujours occupée à régler ses desirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable.

COMÉDIE.

7

Mais Julie après tout n'est point si condamnable :
 Tout la porte au plaisir , sa fortune , son rang ;
 De ses brillans défauts son âge est le plus grand ;
 Et, quoique du devoir elle étende la chaîne ,
 Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
 Mais pesez vos desseins. Qui ? moi , la réformer ?
 Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer :
 Je le sens à regret , mais j'ose vous le dire ,
 Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non : tous nos merveilleux près d'elle ont échoué ,
 Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
 Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes ,
 Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes ;
 Mais , en les soumettant , elle échappe à leurs traits ,
 Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent ; mais songez donc , Madame ,
 Qu'en voulant allumer une imprudente flamme
 Je pourrois le premier en être consumé.
 Pour braver tant d'attraits suis-je assez bien armé ?
 Veuve et très-jeune encor , riche , spirituelle ,
 Fière de vingt talens , aimable autant que belle ,
 Mes yeux , long-tems fixés sur tant d'appas divers ,
 Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers ;
 Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois , Clitandre :

Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre ,
 Ce n'est là qu'une excuse , un honnête détour.

3 LA COQUETTE CORRIGÉE,

La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma niece a conservé la sienne ;
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne :
Vous pensez comme moi sur cet article-là.
D'un danger si pressant , de grace , arrachons-la.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère.

Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déjà plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des desirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;
Déjà depuis long-tems ma raison en alarmes
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin ,
Je la fuis à regret , et l'admire de loin.
Ainsi vous le voyez , l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre , et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe ?

ORPHISE.

Oh ! je vais vous le dire ; écoutez-moi , de grace.
Depuis près de deux mois , habile à tout saisir ,
Je conduis mon projet , sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie ,
Que le goût dominant de ma chère Julie ,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix ,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres loix.

COMÉDIE.

9

Un amant , quel qu'il soit , la trouvera rebelle ;
Mais qu'il en aime une autre , il devient digne d'elle ,
Et pour se l'attacher il n'est feintes , détours ,
Ruses dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque , on résiste ; elle presse , on lui cede ;
Mais un est-il soumis , un autre lui succede.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez ,
J'ai dit que vous aimiez ; mais que vos feux voilés ,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincere ,
Couvroient votre bonheur des ombres du mistere ;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs ,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs ,
Et que votre conquête à ses yeux interdite
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor , et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner ; l'atteinte étoit portée :
Lorsque vous paroissiez je l'ai vue agitée ,
Suivre partout vos yeux , peser tous vos discours ,
Chercher avidement l'objet de vos amours ,
Et toujours cependant employer tous ses charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient ,
Les siens en même tems sur moi se confondoient :
A cent petits égards votre amitié fidelle
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle ;
Ses soupçons balançoient , ils se sont appuyés ,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh ! bien , si notre amour eût été véritable
Le moyen d'excuser ce trait abominable ?

10 LA COQUETTE CORRIGÉE,

ORPHISE.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux ?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse.

(*Orphise rit.*)

A qui !.... Fort bien ! riez....

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.

Son caractère est-il une énigme pour vous ?
Sa fierté vous défie : allons , entrez en lice ;
En vous faisant aimer , confondez sa malice :
Entraînez , séduisez , humiliez son cœur ,
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur....

(*Le voyant hésiter.*)

Quoi donc ? vous balancez ! quelles sont vos alarmes ?
Vous le savez , Julie étincelle de charmes ;
La nature a versé sur elle avec plaisir ,
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète ;
Mais qu'elle aime une fois et la voilà parfaite.
Un véritable amour au sein de la vertu ,
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme
Un honnête homme aimé les transmet dans notre âme.
De mille sois amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre comment peut-il être assorti ?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?
Son sort est de plier sous un digne adversaire ,

COMÉDIE.

11

Et le mien est de voir heureux et réuni ,
Ce que j'ai de plus cher , ma niece et mon ami.

CLITANDRE.

Je cede , et vais tenter cette grande entreprise :
Mon penchant m'enhardit , votre espoir m'autorise...
Mais , pour me mettre au fait , quel est l'amant du jour ?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour ?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chasse ; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu , qu'elle se dissimule...
Voyez-la , parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux :
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir.... On vient , et je vous quitte.
Adieu , mon cher neveu !

(Elle sort.)

12 LA COQUETTE CORRIGÉE ,

S C E N E I I.

C L I T A N D R E , *seul.*

C'est aller un peu vite !
Il s'en faut que sa niece et moi soyions d'accord.
Allons , sans nous flater , secondons son effort.

S C E N E I I I.

É R A S T E , C L I T A N D R E ,

C L I T A N D R E .

É R A S T E chez Julie ! Est-ce-là ta promesse ?
Qu'y viens tu faire , dis ?

É R A S T E .

Abjurer ma foiblesse ;
Du plus sanglant reproche accabler , à tes yeux ,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

C L I T A N D R E .

Tu l'aimes donc bien fort ?

É R A S T E .

Qui , moi ? je la déteste !

C L I T A N D R E .

Je ne m'en doutois pas ,

É R A S T E .

COMÉDIE.

13

ÉRASTE.

Oh ! je te le proteste.

Ce n'est plus un amour masqué par le dépit ,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit ;
C'est un dessein formé d'éclater , de lui nuire :
Je cours l'exécuter , et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir ;
Mais j'en augure mal , puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage , est encore fidele :
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie , éteint presque en naissant ,
Est encore ignoré de cette fille aimable ;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable.
Vas : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE , tirant de sa poche une Lettre.

Tiens , reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier , détestant Julie et sa flamme inconstante ,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux , où son ame étaloit sa candeur ,
Je lis , en rougissant , mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux , muet et plein d'alarmes....
Je reçois mon pardon , arrosé de ses larmes :
Attendri , pénétré d'amour et de remords ,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prête , et sa bouche timide
Me traitoit de volage , et non pas de perfide....

B

14 LA COQUETTE CORRIGÉE,

C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.

(Il donne le billet à Clitandre.)

CLITANDRE, lisant.

« De grace, Madame, débarrassez - moi d'Éraste.
» L'hommage qu'il s'avise de me rendre afflige votre
» amour-propre, sans flater le mien; et vous devriez
» prendre un peu plus de soin de conserver vos con-
» quêtes. Il m'a menacé de retourner à vous; soyez,
» je vous prie, assez généreuse pour ne me le point
» renvoyer. JULIE. »

ÉRASTE.

Eh ! bien, que diras-tu ?

CLITANDRE.

Que Julie est sincère ;

Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire ! oh ! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix,
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire ;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amans que séduiroient ses yeux...
Jel'attends.... Lorsqu'au gré du courroux qui m'amène
Mes discours insultans auront bravé sa haine,
Je cours, dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs ;
Et, livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille,

COMÉDIE.

15

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et, pour moi, j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressans ;
Contente-les, mon cher.... Quand tu seras tranquille
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh ! Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater ; mais....

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.

Résiste à ses conseils, vas, cours te satisfaire,
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.

Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie ? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence ?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ?
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur ; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent ;
Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie :
Ne fut-ce que deux jours, elle fut ton amie ;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi ;
Regards, billets, discours, signes de toute espee

B ij

16 LA COQUETTE CORRIGÉE,

Du plus profond secret supposoient la promesse.
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier.
Des devoirs de l'amant sois quitte : elle est volage.
Le secret en est un dont rien ne te dégage :
Elle est femme , elle rompt de perfides liens ;
Sois homme , tes sermens doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique ,
Et , sans frein , sans pudeur , déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans ame ,
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit est pour le fat , la plainte pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne , et ne dit mot.

É R A S T E.

Mais , enfin , quand Julie....

C L I T A N D R E.

Eh ! finis. Ta colere

N'a pas le sens commun.... Monsieur cherchoit à
plaire ,

Auprès d'une coquette il n'a pas réussi ;
C'en est fait , pour jamais son honneur est noirci !

É R A S T E.

Quoi ? tu n'approuves pas....

C L I T A N D R E.

J'admire ma bêtise

D'opposer des raisons à semblable sottise !
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour ,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour !

COMÉDIE.

17

Une femme coquette ! ah ! bon Dieu , quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ;
Et des belles , sur-tout , le scrupuleux troupeau
Va frémir , au récit d'un forfait si nouveau !

É R A S T E.

Mais je prétends , au moins....

C L I T A N D R E.

Retourne chez Lucile :

Elle t'aime ; aime-la : la vengeance est facile.

Que tardes-tu , dis-moi ? Bientôt ton successeur....

É R A S T E.

Quel est-il ?

C L I T A N D R E.

Lisimon.

É R A S T E.

Lisimon ?

C L I T A N D R E.

Oui , d'honneur !

Sa tante me l'a dit.

É R A S T E.

Qui ! ce vieux militaire ,

Estimable , il est vrai , mais si peu fait pour plaire ?

Que , depuis quatre mois , le Marquis son neveu ,
Malgré tant de leçons , a façonné si peu ?

C L I T A N D R E.

Oui , te dis-je.

É R A S T E.

Cet homme est-il fait pour Julie ?

C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie ;

Véridique , borné , par conséquent mutin ,

B ij

18 LA COQUETTE CORRIGÉE.

Qui voudra de l'amour.... Oh ! parbleu ! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare !

Il paroît.

CLITANDRE.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, à *Eraste*, en l'embrassant.

EH ! bon jour, mon très-cher.

ÉRASTE, à *Clitandre*.

Quel transport !

Il m'étouffe !

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et sur-tout son rival ?

LE COMTE.

Moi, ton rival ?

ÉRASTE.

Sans doute.

(*A Clitandre.*)

Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE, à *Eraste*.

Écoute,

COMÉDIE.

19

Tu railles; mais, crois-moi, dans mes jours libertins
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins:
Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais, Éraste, à ton air, moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé.... mais de la bonne espee....

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, à part.

Bon! Julie a rempli sa promesse....

(A Éraste.)

La perfide! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh! bien, conte-moi donc ton pitoyable cas?
Julie....

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre;
Et vous-même bientôt nous conterez le vôtre.

LE COMTE.

(A part.)

Le mien?... Pauvre jeune homme! il est désespéré...

(A Éraste.)

Crois-moi, c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours?

LE COMTE.

Oui, malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

20 LA COQUETTE CORRIGÉE.

CLITANDRE.

D'elle-même ?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE, à Eraste.

Oh! oh! c'est tout de bon.

Eraste, qu'en dis-tu ?

ÉRASTE.

Que Monsieur a raison ;

Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse :

Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse !

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas !

Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,

Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,

Rien qu'une écervelée ?.... Oui, je vous le répète.

J'ai connu mon erreur, en la voyant de près.

Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.

Je l'entretins hier une heure, en confidence ;

Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,

De sa sincérité, là.... de sa bonne-foi.

Allez lui demander, elle m'estime, moi !

(*Eraste et Clitandre rient ensemble.*)

Vous riez ?.... Oh ! parbleu ! Messieurs de la jeunesse,

Vous irez faire ailleurs admirer votre espèce !

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

BON JOUR, mon oncle... Eh! bien, nous avons réussi;

(*A Érasle.*)

Vous êtes en faveur?... Érasle.... Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne :
Demain le Président te cede Célimene ;
Nous avons, d'hier au soir, pris nos arrangemens.

ÉRASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir ; mon oncle prend ta place,
Tu lui cedes Julie ?

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher, eh! oui ; c'est comme il faut agir.
Regreter une femme ! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole ;
Une vous quitte ? eh! bien, une autre vous console.
On se convient ? tant mieux ! entière liberté.
On se déplaît ? bon soir ! chacun de son côté.

22 LA COQUETTE CORRIGÉE ,

É R A S T E .

Vos conseils sont fort bons , et j'en vais faire usage....

(*A Clitandre.*)

Clitandre , je t'attends pour finir ton ouvrage.

C L I T A N D R E .

Une affaire m'arrête , et je veux l'achever.

Chez Lucile , à l'instant , je vais te retrouver.

(*Eraste sort.*)

S C E N E V I .

LE MARQUIS , LE COMTE , CLITANDRE .

LE MARQUIS , *au Comte.*

C E C I pour vous , mon oncle , est un exemple utile ;
Quand votre tour viendra , soyez aussi docile.

LE COMTE .

Mon tour ne viendra point , entendez-vous ?

LE MARQUIS .

Eh ! mais....

Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE .

Eh ! non , jamais :

Elle m'estime trop.

LE MARQUIS .

Si fort qu'elle vous prise ,

Encor faut-il qu'un jour....

COMÉDIE.

23

LE COMTE.

Eh ! non, son ame est prise ;
Son cœur sera constant, le tems le fera voir,
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.
(*Il entre chez Julie.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisans !

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincere.
A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit, vers la fin, n'est-ce pas ?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie?...

LE MARQUIS.

Eh ! qu'importe ?
Elle n'a point encore eu de scene un peu forte :
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin ?

24 LA COQUETTE CORRIGÉE,

LE MARQUIS.

Non; sa vocation

L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit ! qui tracasse , manœuvre ,
Médit, sème le trouble , aime à tout diviser ;
Qui brouilleroit l'État , le tout pour s'amuser ;
De révolutions , de conquêtes avide ,
Qui voudroit envahir tout l'Empire de Gnide.
Son ame est toute à jour , son cœur est un miroir ,
D'où l'amour disparoit , dès qu'il s'est laissé voir ;
Petit monstre charmant , lutin indéchiffrable
Qu'il faudroit étouffer , s'il n'étoit adorable ;
Qui , blâmant , approuvant , raisonnant au hasard ,
Vous étonne , vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois , et sous ma discipline ,
De nos cercles brillans ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui , c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin.
Mais , dites-moi , quel est l'objet de votre soin ?
De vous en faire aimer ?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable !

Si de m'aimer deux jours je la croyois capable
Je l'abandonnerois. J'ai des principes , moi ;
Mais solides , constans. Mon destin , mon emploi ,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse ,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse ,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle

Contre

C O M É D I E :

27

Contre cent préjugés dont on les ensorcelle !
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs
Je les livre à la soif de briller et de plaire :
Elles aiment le bruit, oh ! je leur en fais faire.
Une scène bruyante amène un autre éclat ;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat :
On noircit, on carresse, on brouille, on raccommode ;
Et, livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumières ;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écoliers.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zèle est payé !

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système,
Il n'est point infallible ; et Julie, elle-même,
Malgré son naturel et malgré vos talens,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.

Depuis un certain tems, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue ;
Pour atteindre au sommet, il ne lui faut qu'un pas :
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh ! parbleu ! nous verrons. Chloé, Cécile, Hortense,
Dont je vais l'entourer vaincra sa résistance.

C

26 LA COQUETTE CORRIGÉE,

Je leur prête ce soir ma petite maison ;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme d'une autre aime à presser la course ;
Et c'est pour les former ma dernière ressource. . .
La voici.

S C E N E V I I I .

LE COMTE, JULIE, *entrant en petite-maîtresse , et regardant beaucoup Clitandre pendant toute la scène* ; LE MARQUIS, CLITANDRE.

JULIE, *au Comte, qui lui donne la main.*

Pourquoi non ? cela peut s'arranger.

LE COMTE.

Vous m'écrirez ?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrions songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez ?

JULIE.

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.

Je ne veux pas du Comte épuiser la fleuriste :
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah ! Madame ! les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle , votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE , à Julie.

Chacun de vos attraits mérite un diadème !...

(Au Marquis et à Clitandre.)

Comme elle est rayonnante !

JULIE.

Il suffit pour un jour....

(Au Marquis.)

Je sais presque à présent comme on faisait l'amour
Au tems de mon aïeule. ... Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin en visite ?

JULIE.

Où , chez une imbécille,

Chez la prude Doris , qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnaie , oh ! je vais la payer ,
Car je choisis exprès l'heure , l'instant propice
Où seule.... Enfin , je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien , dit-on ?

JULIE.

Eh ! oui , c'est le meilleur ;

Qu'en dites-vous ? je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh ! mais , oui ! ce seroit un service à leur rendre.
Damon , en vérité , devoit être confus ;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

C ij

28 LA COQUETTE CORRIGÉE,

LE COMTE.

Mais dix jours.... c'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi j'ignore

Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah ! Madame , on se dit....

JULIE.

Mon cher Comte , entre nous ,

Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

(Elle sort en donnant la main au Marquis et au
Comte , et en faisant une révérence à Clitandre.)

S C E N E I X.

C L I T A N D R E , seul.

Avec quelle finesse elle a tendu le piège !
Vingt regards... pas un mot. Je veux à son manège
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette : tant mieux.

SCENE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

MONSIEUR, par ordre exprès, ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !

Mais je vous parle, au moins, de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure ; mais....

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui montrant un billet.*

Rends ce billet....

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.

Quelqu'esprit, quelque'amour que vous puissiez y mettre,

Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit ;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment ?

30 LA COQUETTE CORRIGÉE

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;

(Il lui donne le billet.)

Mais il n'est pas pour moi... Tiens, rends-le à ta
maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;

Je le sais bien.

CLITANDRE.

Zh ! non.

ROSETTE.

Ciel ! quel entêtement !

Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit ; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre , au moins , Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse , et je ne puis tarder.

(Il sort.)

SCENE XI.

ROSETTE, *seule.*

Où ! c'est donc là le ton de ces gens raisonnables ?
De ces gens qu'on estime ? Ah ! qu'ils sont haïssables !
Quel accueil ! par ma foi , les femmes n'ont pas tort ,
Quand il s'en rencontre un de le chasser d'abord.
Heureusement l'espece en est rare , et nos Belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice a Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser ?
Dont le cœur froidement réfléchit et médite ?
C'est bien fait ; elle n'a que ce qu'elle mérite,
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

R O S E T T E , J U L I E .

J U L I E .

MAIS je n'y comprends rien. Quoi ! tout de bon,
Clitandre ,
Malgré mon ordre exprès , n'a pas voulu m'attendre ?

R O S E T T E .

Pour la première fois , non sans étonnement ,
Madame , j'ai vu fuir à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté ; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie et l'espérance :
Souvent avec orgueil j'en admirai l'effet ;
Mais sur Monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

J U L I E .

Quoi donc ?

R O S E T T E .

Voici la lettre....

J U L I E .

Comment ?

COMÉDIE.

33

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé l'air, le ton étoit joint....

Vous rougissez, je crois?

JULIE.

L'aventure est nouvelle!

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle:

J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit;

Il a cru me piquer en rendant cet écrit:

Il veut me voir venir.... Oui dà, cet artifice

Peut-être surprendroit un cœur encor novice;

Mais il devoit me croire assez d'habileté

Pour m'honorer d'un piège un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice, ni piège.

Il ne vous aime point, voilà tout son manège.

JULIE.

Il ne m'aime point?

ROSETTE.

Non.

34 LA COQUETTE CORRIGÉE,

JULIE.

Mais y penses-tu bien ?

ROSETTE.

Vous êtes adorable.... oui ; mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre à terre ,
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphere ?
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau ,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage ;
Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut ,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc ?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah ! quelle trahison !

Ils s'aiment , sans votre ordre ?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi ! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Persécute en tous lieux , détruit l'amour fidele ,
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis ,
Quoi ! dans votre maison , et sous vos yeux , Madame ,

Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme ?
Armez-vous, combattez, courez les désunir ;
Oui , fût-ce votre mere il faudroit la punir.

J U L I E.

Depuis un certain tems , soit orgueil ou franchise ,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fiere de son héros , elle m'a mille fois
Vanté , sans le nommer , le prix de certains choix....
Que je faisois grand bruit , tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-dessus de mes armes...
Des bravades enfin , des défis. J'ai tant fait
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet ;
C'est ce même Clitandre , ou je suis fort trompée.
Oh ! je la punirai de s'être émancipée !
Ce jour même ses tons seront humiliés ,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

R O S E T T E.

Tout comme il vous plaira ; mais les nieces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantès.
Consultez-vous ; tromper... c'est un plaisir si doux ;
Mais je n'approuve pas le second , entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux , ni facile de vaincre :
Des préjugés , des tons qui vous sont inconnus...
De la raison , enfin , n'attendez rien de plus.

J U L I E.

De la raison , dis-tu ? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête !
Leur esprit , il est vrai , gendarmé contre nous ,
Souvent brille aux dépens de nos airs , de nos goûts

36 LA COQUETTE CORRIGÉE,

Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence ?
Un seul geste , un coup d'œil , un mot de préférence ,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts :
On veut nous décider ; on nous voit de plus près ,
On nous voit... vainement on résiste à sa chute ,
Le cœur brûle , tandis que la raison dispute.
Clitandre , par exemple , eh ! bien , je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet....
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise ?
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise ,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux ;
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez , tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu , sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon : tu m'avertiras. Ma tante.... Ah ! la voici.

(Rosette sort.)

SCENE II.

JULIE , ORPHISE.

ORPHISE.

MA niece , comment donc ; vous voilà seule ici ?
Vos sujets rassemblés , et pleins d'impatience ,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie allez régner. Un peuple tout entier

Attend ,

Attend , et devant vous se vient humiller ;
A son empressement ne soyez point rebelle :
Vénus s'honoreroit d'une Cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens ;
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens :
Contente de régner sur un cœur, sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc ! sur un cœur, moi, je prétends régner ?

JULIE.

Je voudrois, le connoître, afin de l'épargner
Car si j'allois lui plaire ? ... Allons, en confidence,
Dites,.... J'ai mes raisons.

ORPHISE, à part.

Elle est folle, je pense !

(A Julie.)

Vas, remplis l'univers de tes succès brillans,
Étale ton esprit, ton savoir, tes talens.
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire :
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah ! vous me défiez ! je ne répons de rien.
Adieu, N'oubliez pas au moins cet entretien.

(Elle sort.)

8 LA COQUETTE CORRIGÉE,

S C E N E I I I.

ORPHISE, *seule.*

JE ris de sa menace ; et son humeur trop vaine
Dans les nœuds qu'on lui tend l'embarrasse et l'en-
traîne :
J'ose tout espérer.

S C E N E I V.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

AH ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux :
Je viens de la piquer , presque jusqu'à l'outrage.
On va pour vous gagner mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flatteur ,
Et , de sang-froid , sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille , Clitandre :
Le renvoi du billet , le refus de l'attendre ,
Dont vous m'avez instruite , ont , par leur nouveauté ,
Si puissamment surpris son esprit agité
Que , fuyant de sa Cour la cohue ordinaire ,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire ,

COMÉDIE.

69

Tenant avec Rosette un comité secret,
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas tems encor d'écouter l'espérance.
De grace, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentimens, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

SCÈNE V.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ORPHISE.

PAIX... J'aperçois Rosette.

ROSETTE, *à part.*

Ah ! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler ?

ROSETTE.

Moi ? non ; mais...

ORPHISE.

Que chetches-tu ?

Dij

40 LA COQUETTE CORRIGÉE,

ROSETTE.

Rien ... Mais si vous vouliez , pour soulager Julie ,
Madame , en ce moment joindre la compagnie ?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût ;
Et sans moi , d'ordinaire , elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui ; mais , dans un instant....

ORPHISE.

Que fait-on ?

ROSETTE.

Les parties ,

Dans les regles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour , les belles , par nos soins ,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides , au contraire , en face des croisées ,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amans , dos-à-dos , aux deux bouts du logis ,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis .
Pour Madame , elle a pris , après mainte épigramme ,
Deux Seigneurs les mieux faits , et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir ;
Du magique reflet calculant le pouvoir ,
Elle a si prudemment distribué les places
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces ,
Tandis que , par l'effet du même arrangement ,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi , je la rejoins ensuite ,

COMÉDIE. 41

ROSETTE, à Clitandre.

Et verra-t-on Monsieur ?

CLITANDRE, à Orphise, apercevant venir quelqu'un.

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis.

ROSETTE.

Elle est pour nous.

SCÈNE VI.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, au Comte.

VENEZ, on vous attend.

LE COMTE, transporté, à Orphise.

Excusez, on m'attend ; car, dans un autre instant,

J'aurois à vous parler d'une affaire importante ;

Mais quand la niece attend on peut quitter la tante.

ROSETTE.

Venez donc.

LE COMTE, à Clitandre.

On m'attend, Clitandre. Serviteur.

(Il entre chez Julie, avec Rosette.)

42 LA COQUETTE CORRIGÉE.

SCENE VII.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

IL ne jouira pas long-tems de sa faveur.
Je rentre aussi.

(Elle entre chez Julie.)

SCENE VIII.

CLITANDRE, seul.

JE tremble, oh ! oui, je suis sincere ;
Je connois le danger ; puissé-je m'y soustraire !

SCENE IX.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

MAIS rien n'est si galant que votre procédé !
Ah ! qu'en un autre tems je vous aurois grondé !
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse ;

COMÉDIE.

43

Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.
Il est au désespoir !... Je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux Comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grace, pourquoi me nommer son rival ?
Il vous aime, dit-on ?

JULIE.

Sans doute. Et vous ?

CLITANDRE.

Madame...

Jamais....

JULIE, avec gaîté.

Ah ! vous voulez déguiser votre flamme !
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien ?
Eh ! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit... Eh ! bien, mon cher Clitandre,

D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre !

CLITANDRE, étonné.

Tout est dit ? Permettez....

JULIE.

Allons, regardez-moi ;

Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

44 LA COQUETTE CORRIGÉE,

JULIE.

Eh ! bien donc ?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout ?

CLITANDRE.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaiement.*

Non, non; vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.

Vous m'aimerez, Monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense ?

JULIE, *minaudant.*

Mais.... vous pouvez compter....

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance;

Je le sais. Répondez, de grace ! à votre tour.

Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour ?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sache

Quelle idée à ce mot parmi vous on attache;

Car vous le présentez ici sous un aspect

D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect;

COMÉDIE.

49

Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, par-tout,
Tel que nous le sentons; consonnance de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon-là!

JULIE.

Eh! mais....

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Qui vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît point
d'autre.

Arrangeons-nous pourtant; voyons, quel est le vôtre?
Détaillez-moi..

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, Madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mystères, de pleurs, d'ennuis environné;

46 LA COQUETTE CORRIGÉE ;

Ce tyran des plaisirs de nos antiques Belles ,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidelles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour :
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre , croyez-moi , suivez cette méthode ;
Elle est plus usitée , et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non , cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié !

Vous vous rendez enfin ?

CLITANDRE , *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié !

JULIE.

Qui ! moi , faire pitié ?

CLITANDRE.

Oui , d'honneur.

JULIE.

Mais , Clitandre ,

A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil , j'ai cru , jusques à ce moment ,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi , c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre ;
Car enfin , ce bonheur que vous venez de peindre ,
Examinez sa source , et pesez sa valeur ,
Il est dans votre tête , et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit , une bouillante ivresse ,
De l'erreur à l'excès , guide votre jeunesse ;
Au milieu des travers , des écarts , des éclats

Vous cherchez les plaisirs , les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin ? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure ;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE , *à part.*

(*A Clitandre.*)

Mais , vraiment , il raisonne !... A merveille , Clitandre!...

A vos discours pourtant je ne saurois me rendre ;
Car enfin , ces plaisirs , à moi , me semblent doux ;
Je les sens , j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi ! tant pis pour vous.

JULIE.

Ah ! grace pour celui de briller et de plaire :
Tout autant que la vie , il nous est nécessaire ;
Et j'aimerois autant me passer de beauté
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là , descendez un peu dans le cœur d'une femme ,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son âme
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts ;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance
Elle verse l'amour , le dépit , l'espérance.
Elle parle , l'éloge aussi-tôt retentit :
Elle jette un coup-d'œil , on espère , on pâlit.
Autour d'elle , à son gré , tout s'émeut , tout s'arrête :
Elle forme un orage , ou calme une tempête ;

48 LA COQUETTE CORRIGÉE,

De mille passions elle excite les flots :
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos ? L'aimable perspective
Que vous nous présentez ! Quoi ! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh ! vous ne passez rien. Allez-vous querreller ?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens ; et laissez-moi, Madame,
Chercher d'autres plaisirs, inconnus à votre ame :
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne-foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour ?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'élog : singulier ?
Non, j'ai le goût vulgaire ; et cet amour, Madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.
De vos doctes leçons je ne puis essayer ;
En donnant tout mon cœur j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale ;
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale :
L'honnête me suffit ; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

COMÉDIE.

49

JULIE.

Vous voulez me piquer ? Je ne prends point le change ;
J'ai mon projet en tête , et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent ; vous êtes fait pour nous :
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCENE X.

LE MARQUIS , LE COMTE , JULIE , CLITANDRE.

LE COMTE , à Julie et à Clitandre , les surprenant.

PARBLEU ! je m'en doutois.

JULIE , riant.

Quoi ! tout de bon , cher Comte ?

LE COMTE.

Cher Comte !.... Déloyale ! ah ! rougissez de honte !

JULIE.

Moi , rougir ?

LE MARQUIS , au Comte.

Eh ! bien donc , mon oncle , qu'avez-vous ?

LE COMTE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi ! déjà de l'aigreur , du courroux ?

LE COMTE.

Oui , ventrebleu !

LE MARQUIS.

Mon oncle !....

E

30 LA COQUETTE CORRIGÉE ;

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaie,
Mon neveu , laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est point bien. Eh ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

(*Montrant Julie.*)

Le plus damnable tour !... Tantôt , sur son billet,
J'arrive.... En minaudant , la perfide m'appelle :
« Cher Comte , je reviens ; prenez mon jeu , dit-elle. »
Je le prends , comme un sot ; et , pendant ce tems-là ,

(*Montrant Clitandre.*)

On vient faire l'amour à Monsieur que voilà.

LE MARQUIS , *riant.*

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui , morbleu !

LE MARQUIS , *riant plus fort.*

Le tour est impayable !

LE COMTE.

Peste l'impertinent !

LE MARQUIS.

Oui , vous dis-je , admirable ,
Charmant , délicieux !

LE COMTE.

Au diable l'étourdi !

LE MARQUIS.

Mon or cle , votre affaire est terminée ici ;
Allons , modestement , prenez congé.

COMÉDIE.

71

LE COMTE.

J'enrage !

Et je me vengerai d'un si sanglant outrage....
Toujours en l'air , toujours trahissans et trahis ,
Faites un monde à part , et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.
(Il sort.)

SCENE XI.

LE MARQUIS , JULIE , CLITANDRE.

JULIE.

SA colere est brutale !

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti ,

D'honneur !

CLITANDRE , à Julie.

Madame a dû s'en amuser aussi ?

JULIE.

Beaucoup !

LE MARQUIS.

Vous vous formez , Julie , à me surprendre ,
En moins d'un jour , Éraсте et mon oncle et Clitandre !
C'est aller au plus grand.... Mais Clitandre , entre nous ,
Est trop neuf dans le monde , et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre Présidente ;
Après , votre union sera bien plus décente.

E ij

52 LA COQUETTE CORRIGÉE ,

JULIE.

(*Montrant Clitandre.*)

Laissez-là vos projets.... Monsieur est occupé ;
Du vieil amour vraiment il n'est pas dé trompé :
Il soupire , il adore....

LE MARQUIS.

Et qui donc ?

JULIE.

Une belle

(*A Clitandre.*)

Qui sans doute l'attend.... Venez , amant fidèle.

CLITANDRE.

Non , je ne puis....

JULIE, au Marquis.

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame , en ce moment....

JULIE.

Suivez-moi , je le veux.

(*Clitandre lui donne la main.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

EH ! bien , mon cher Clitandre , est-ce en vain que
j'espère ,

Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire ?

CLITANDRE.

Madame , trouvez bon que , fuyant à propos ,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre niece m'attaque avec trop d'avantages
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE.

Clitandre , vous rêvez ?

CLITANDRE.

Non , c'est la vérité ;
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc ! l'aimeriez-vous ?

CLITANDRE.

Je ne sais ; mais , Madame ,
Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.

54 LA COQUETTE CORRIGÉE,

Le dangereux objet ! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté !
Son manège attrayant vous tourne , vous épie ,
Applaudit quelquefois , plus souvent contrarie :
Elle vous fuit , vous cherche , et s'apaise et s'aigrit ;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit.
Unissant , avec art , le dépit , la tendresse ,
Sa bouche vous maltraite et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent , par un détour adroit ,
Rirt dans sa fureur , s'irriter de sang-froid :
Maîtresse du moment , tantôt brillante et vive ,
Elle enchante , ravit ; tantôt douce et naïve ,
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment :
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement ;
En passant par ses yeux , la noirceur , l'imposture
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui , Madame , vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu , qu'un amour imité ;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude ;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé ,
Et même , en ce moment , à peine est il calmé .

ORPHISE.

Oui , pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes :
Elle s'est présentée avec toutes ses armes ,
Elle vous a traité comme un digne ennemi ;
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art , de l'imposture ,
Croyez-moi , vous deviez n'y voir que la nature.
Sa vanité patloit , vous en sentiez les coups ;

COMÉDIE.

11

Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous:

Elle s'en indignoit bientôt; mais sa colere

N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincere.

Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,

Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, Madame, je vous prie:

Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous en à moi!

Son penchant se déclare; et c'est de bonne foi

Que je la garantis vaincue, humiliée.

Je la connois; messoins l'ont tant étudiée!

A-t-elle pu cacher ses mouvemens confus?

Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?

Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,

N'ai-je pas entrevu l'algreur d'une rivale?

Quand, tout-à-l'heure encor, je vous ai fait sortir,

Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir?

De notre tête-à-tête à présent inquiete,

Elle hâte son monde, et presse la retraite;

Un instant va la voir arriver sur nos pas:

Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas?

Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime?...

La fuir.... il n'est plus tems.... Ah! que n'ai-je évité

Ce cruel embarras où vous m'avez jetté!...

Aidez-moi donc, du moins!

56 LA COQUETTE CORRIGÉE,

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête.
Tourmentez bien son cœur ; j'attaquerai sa tête.
Servons-nous de son art : en butte à nos complots ,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez , exigez , fatiguez sa soup'esse ;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse :
C'est un puissant mobile , et son cœur est à nous
Si nous venons à bout de le rendre jaloux....
La voici ; commençons.

S C E N E I I.

ORPHISE , JULIE , CLITANDRE.

ORPHISE , à Julie , en feignant beaucoup d'embarras.

COMMENT ! c'est vous , ma nièce ;
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vite écoulée !

JULIE , riant à moitié.

Ah ! ma tante ! en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas si-tôt ? J'ai de bons yeux !

ORPHISE.

Moi , ma nièce !... Pourquoi !... je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh ! oui , vous lui parliez ; vous aimez à l'entendre :
Rien n'est si naturel... Mais quelqu'un m'a conté

Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté.
Prenez-y garde ; au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon, tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possède un cœur tel que le sien !

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor !

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Où, ma chère Julie !

Pour l'amour de ta tante, aime le, je t'en prie !

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

POUR l'amour de ma tante il faut donc vous aimer ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer ;
Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est téms encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre

58 LA COQUETTE CORRIGÉE,

A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné!

CLITANDRE.

Deviné?... Quoi, Madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise!
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante;
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouërai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de Beautés que le tems ne détruise;
Je le sais : cependant, en honnête mari,
J'ai mon système, moi; système assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera longtems; car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée :
Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,
Et pour son caractere elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumieres;

COMÉDIE.

17

Elle a même accueilli des vertus roturières ,
L'égalité d'humeur , la modeste bonté ,
L'amour de l'ordre enfin , trop rare qualité !
Après un certain tems que l'hymen nous éprouve ,
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve.
Les maris aiment mieux , ils m'en sont tous témoins ,
Une vertu de plus , et deux graces de moins.

JULIE.

Etre jeune !... Être belle !... Oui , c'est un double crime,
Dont....

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout tems soumit tout à ses loix ,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits ;
Mais sans lui disputer son suprême avantage ,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler !
Mais , pour vous plaire à qui faut-il donc ressembler ?

CLITANDRE.

A vous, Madame.

JULIE.

A moi ?... Le compliment m'honore ;
Mais dans un autre tems il eût mieux fait d'éclore :
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun tems il ne pouvoit blesser....
Ce ton de dignité m'annonce le contraire ,
Soit,

60 LA COQUETTE CORRIGÉE.

JULIE.

Avec ces façons aspirez vous à plaire ?
Vous auriez très-grand tort. La contradiction ,
L'esprit guindé , l'humeur sont mon aversion ;
Et c'est tout ce qu'en vous, Monsieur, j'ai vu paraître,

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés ?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien ! sur votre cœur je n'avois qu'à compter !

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatiser !

CLITANDRE.

Moi?... Vous vous amusez ; j'en prends ma part.

JULIE.

Courage!

Vous m'indignez, au moins !... Votre air, votre langage ,

Tout conspire, Monsieur, je vous le dis tout net ,

(*Minaudant.*)

A vous faire haïr !.... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon ! ce n'est rien encore ; et si jamais , Madame ,

Vous aviez le malheur de captiver mon ame ,

Vous essuiriez vraiment bien d'autres vérités !

Mon esprit est pétri de contrariétés ,

Je vous en avertis. Ce qu'en vous on admire

Seroit précisément l'objet de ma satire.

C O M É D I E.

61

Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi , but-à-but , restons sans intérêt.

JULIE.

Eh ! quoi , ma façon d'être est donc bien haïssable ?

CLITANDRE , *d'un ton pénétré.*

Non... il ne tient qu'à vous de devenir aimable...
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis.
Continuez plutôt ; gâtez cent dons exquis ,
Vous-même de nos cœurs armez la résistance ,
Et , de vos propres mains , bornez votre puissance ;
De la nature en vous défigurez les traits ,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits ;
Du bon sens , du plaisir conjurez la défaite ,
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite :
C'est fort bien fait à vous , je dois le souhaiter ;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister ?

JULIE , *embarrassée et sérieuse.*

Quoi ! sérieusement. vous me trouvez à plaindre ?

CLITANDRE.

Très-sérieusement. Incapable de feindre ,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE , *plus gaie.*

Pour devenir aimable , eh ! bien , que faut-il faire ?

CLITANDRE.

Vous me le demandez ? Vous n'êtes pas sincère.
Le cœur vous le diroit , si vous l'écoutiez bien ;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

LA COQUETTE CORRIGÉE,

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

S C E N E I V.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*Le Marquis, dans le fond, les écoute un moment.*)

CLITANDRE, à Julie.

Moi seul ?

JULIE.

Assurément. Ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, à demi rendu.

Vous ne feriez pas mal.... Mais bon ! c'est une adresse
Pensez-vous tout cela ?

JULIE.

Oui, d'honneur !

CLITANDRE, avec émotion.

Ah ! traîtresse !

Vous voilà.

JULIE, très-tendrement.

Qu'avez-vous !

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,

Ce ton....

COMÉDIE.

63

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE, *hésitant.*

Jesais que.... contre vous il est bon d'être en garde !

(*Le Marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée, au Marquis.*

Que faites-vous donc là, Marquis ?

LE MARQUIS.

Je vous regarde,

(*A Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis.... Eh ! bien, tu conviendras

Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas ?

C'est pousser le talent jusques à l'excellence.

Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance !

Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur

C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur....

(*A Julie.*)

Parbleu ! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, *à demi déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez pas tant, cela me déconcerte....

J'étois en train d'aimer.... Cela se gagne, au moins !

CLITANDRE.

Et vous ne savez plus aimer devant témoins ?

JULIE, *minaudant.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne le pas dire ?

(*A Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyr ;

Habitude, et rien plus.... Et sa bouche, et ses yeux

F ij

84 LA COQUETTE CORRIGÉE,

N'ont jamais su que dire : « Aimez-moi ; je le veux. »
C'est chez elle un ressort , un jeu dont la détente ;
S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est savante !

LE MARQUIS.

Et juste , qui plus est !

JULIE.

Oh ! taisez-vous , Marquis.

Convient-il que par vous mes secrets soient trahis ?
Quoi ! si j'ai des raisons pour engager Clitandre ,
S'il en a pour m'aimer ?....

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.

Écoutez-moi , tous deux.... Toi , Clitandre , sur-tout.

Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit et du goût ,

Si mon expérience ici ne te seconde ,

Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.

Posons le fait. Julie , après t'avoir joué ,

Te livrera par-tout comme un homme échoué ;

Nos Belles apprendront ta ridicule histoire ;

Et qui voudra , dis-moi , ressusciter ta gloire ?

Quelle femme osera subir ton déshonneur ,

Et partager ta honte en recevant ton cœur ?

Tu n'en trouveras point , je te le dis d'avance.

Ceci , comme tu vois , est de grande importance.

Julie est , entre nous , trop habile pour toi ;

Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh ! ne peut-on savoir à qui Monsieur le donne !

COMÉDIE.

65

LE MARQUIS.

A la digne Baronne. Oh ! la bonne personne !
Au plus léger discours d'abord elle prend feu ,
Et ne vous laisse pas le tems du désaveu.
A la célérité dont sa flamme s'annonce
Avant que d'y penser vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits ;
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix.
En effet , un malheureux s'attache à son mérite :
Jamais on ne la prend , et toujours on la quitte....

(*A Clitandre.*)

Voilà du bon , du sûr , où tu n'échoûras pas :
Par degrés , à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise !....

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise ,
Et notre Présidente ?.... Ah ! j'oubliais , vraiment !
J'ai donné ta parole , ici , dans ce moment....
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE , à Julie.

Pour parvenir à vous , la route est détournée ;
Mais , puisqu'elle y conduit , allons , essayons-la.
Pour gagner votre cœur....

JULIE , piquée.

Ah ! vous l'avez déjà !

(*Montrant le Marquis.*)

Votre docilité pour ses avis m'enchanté !....

F iij

86 LA COQUETTE CORRIGÉE,

(*Riant, au Marquis.*)

Bon ! il n'en sera rien. Il adore....

(*Clitandre jette un coup-d'œil à Julie.*)

JULIE, rencontrant le regard de Clitandre, à part.

Imprudente !

Taisons-nous.

LE MARQUIS, riant.

Ah ! parbleu ! j'aime la nouveauté.

De la discrétion ? Qui ? vous, de la bonté !

Fi donc ! point de quartier. Sans gêne, sans scrupule ;

Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,

Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner ?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi ? Je l'en défie !

CLITANDRE, au Marquis.

Eh ! Marquis, à quoi bon cette plaisanterie ?

(*A Julie.*)

Rassurez-vous, Madame : oui, malgré vos attraits,

On peut vous désirer ; mais vous aimer ; jamais.

C'est-là le résultat, je crois, de vos usages ;

COMÉDIE.

67

C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux ,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.
(Il sort.)

SCÈNE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

CE Clitandre est maussade !

LE MARQUIS.

Eh ! point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal !

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne

Le sentiment , le cœur....

LE MARQUIS.

On pourra le fermer.

JULIE.

Non , je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh ! bien , laissons-le aimer ;

Que vous importe ?

68 LA COQUETTE CORRIGÉE,

JULIE.

Oh! tien.

LE MARQUIS.

Tant mieux... Oh! ça, Julie,

Je vous ai pour ce soir mise d'une partie.

Chloé présidera. Nous ôtons à Damis

Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.

La délaissée aura beau faire la grimace,

Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face

Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;

Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà! le tour est amusant.

veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas. Point de tante

peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence....

LE MARQUIS.

Encore? On n'y peut plus tenir,

Et ce terme est ignoble, à faire évanouir!

Laissez-là pour toujours et le mot et la chose.

Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose.

Par un début d'éclat vous nous éblouissez;

Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez:

« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;

» Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »

Point, ce sont des égards, de la discrétion;

Une tante par-tout qui nous donne le ton:

COMÉDIE.

69

Après six mois d'épreuve on dit *décence* encore ;
Oh ! parbleu ! finissez , ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux .

Par quelque bon éclat ; et qu'en attendant mieux
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor , parlez avec franchise ,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter ?
Quelques discours malins.... qu'on n'ose plus citer ;
Des billets malfaisans , d'innocentes ruptures ,
Des traits demi-méchans , quelques noirceurs obscures ,
Du bruit , tant qu'on en veut ; point de faits , du
jargon.

C'est bien ainsi , vraiment , que l'on se fait un nom !
Décidez-vous , vous dis-je , ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter , en la brusquant , une tante si bonne !
Non , Marquis ; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux : il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds !

Quoi ! vous voudriez....

LE MARQUIS.

Oui. Sachez , quoiqu'on en glose ,
Qu'un travers est , Madame , une fort bonne chose.
En être indépendant , ne vivre que pour soi ,
Du vulgaire idiot se soumettre la loi ,

70 LA COQUETTE CORRIGÉE.

Braver également la louange et le blâme,
C'est étendre, à bon droit, les ressorts de son âme.
Laissons-la librement s'égarer et courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure :
Qu'importe autour de nous qu'on approuve, ou cen-
sure ?

Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût ?
La noble indifférence est au-dessus de tout.
Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte et la crainte :
Les loix, puis nos desirs, et rien après cela :
Tout ce qui plaît est bien ; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, Marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait ; mais mon âme est imbuë
De certains sentimens, préjugés, j'en conviens ;
Mais qui sechent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime ;
C'est un besoin. Je sens....

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime !

Je fais pour vous former un inutile effort :
Soyez prude ; je vois que c'est là votre sort.

JULIE.

Mais, Monsieur....

LE MARQUIS.

Affichez votre chère décence ;

Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance....
Écoutez : je vois clair. Point de rechûte, au moins !

Je pourrais me venger d'avoir perdu mes soins.
Je pourrais , triomphant de cette horreur extrême ,
Vous donner un travers , en dépit de vous-même !...
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix ;
Mais , Julie , à ce soir , ou brouillés , pour jamais !

SCÈNE VI.

JULIE , seule.

LA leçon du Marquis n'est pas édifiante.
Moi , brouiller deux époux , et rompre avec ma tante !
Cette double noirceur n'émeut point mes desirs.
Hier encor pourtant c'étoient-là mes plaisirs !...
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule ?....
Quelle misère !.... Eh ! mais , ma crainte est ridicule :
C'est le monde , après tout , que ces malices-là....
J'ai beau faire , une voix se fait entendre là....
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte ?....
Cela se pourroit bien.... Mon cœur balance et flotte....
Non , il n'est pas content. Pour le calmer , faisons
Ce que je n'ai point fait encor , réfléchissons.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, JULIE

(Julie est très-agitée dans cette Scène.)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin ! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-tems demeurer enfermée ?
On vous attend par-tout , et , seule en un réduit ,
Sans livres , sans papier , vous attendez la nuit ?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire ?

JULIE.

Sais-tu , depuis tantôt , ce que je viens de faire ?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir ! vous ?

JULIE.

Oui , moi.

ROSETTE.

Tout de bon ?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

COMÉDIE.

73

ROSETTE.

Et, de grace, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.

Bon ! c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante,

Et d'idée en idée....

ROSETTE.

Ah ! Madame, entre nous,

Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,

De l'aigreur....

JULIE.

Que veux-tu ! c'est ce maudit Clitandre.

Qu'on ne m'en parle plus, au moins ! Je vais le rendre

A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait ? Son cœur

Est à vous ? Son amour doit être une fureur ;

Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.

A-t-il été bien sot en vous rendant les armes ?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh ! je te conterai dans un autre moment.

74 LA COQUETTE CORRIGÉE,

ROSETTE.

Est-ce que le succès ?....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh ! bien, ma bonne tante

Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante ?

Je la devine.

ROSETTE.

Et quoi ?

JULIE.

C'est son Clitandre encor.

Elle craint que je n'aille envahir son trésor....

Le beau trésor !... un homme !... Oh ! j'ai repris mes
forces :

Je veux, plus que jamais, leur tendre mes amorces,

Impitoyablement leur plaire, les charmer,

Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.

Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,

Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colère

JULIE.

Oh ! oui, je suis piquée !

ROSETTE.

Eh ! Madame, pourquoi ?

JULIE.

Mais, ma tante, à propos, je ris de son effroi.

Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame.....

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte !...

Mais je le vengerai.... Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les desirs,
De les tromper, de rire, en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir com-
plice ;
C'est-là le vrai bonheur , et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais , depuis fort long-tems , vous goûtez ce plaisir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible ?

JULIE.

Oh! pourquoi ?.... Je ne sais.... Mais ma tante est vi-
sible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi , rendez-lui son héros.

(Elle sort.)

SCENE II.

JULIE, seule.

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

S C E N E I I I.

O R P H I S E , J U L I E .

J U L I E , *affectant de la gaieté.*

AH ! je vais donc savoir le secret de ma tante ;
Je brûle , dès long-tems , d'être sa confidente.
Traisons ceci gaîment.... Vous soupirez , je croi ?
C'est affaire de cœur. Allons , nommez-le moi.

O R P H I S E .

Il n'est pas tems encor.... Mais , ma chere Julie ,
Je crains de t'affliger.

J U L I E .

Pourquoi donc , je vous prie ?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets ?
Quitte à rendre. Achevez toujours. A cela près ,
Votre air embarrassé me réjouit.

O R P H I S E .

Ma niece ,

Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse ;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater ,
Et ton attachement l'a trop su mériter.
Mais , ma chere Julie , enfin , quoique je t'aime ,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-mêmes ;
Ainsi , quoiqu'à regret , je viens te déclarer
Que , dès demain , peut-être , il faut nous séparer.

J U L I E .

Nous séparer ! qui , nous ?

COMÉDIE.

77

ORPHISE.

Oui, ma niece.

JULIE, *vient à demi.*

Ah ! ma tante....

Mais réfléchissez donc... Vous êtes effrayante !
Vous, à qui je dois tant ? vous, dont l'œil et le soin
Ont su me garantir....

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon Dieu, j'en ai besoin plus que jamais, peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître !
Votre absence est déjà peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement.
Ne m'en cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire ?

JULIE, *malignement.*

Eh ! mais.... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus !

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore....

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

G ij

78 LA COQUETTE CORRIGÉE,

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,

Voilà tout.

JULIE.

Vous allez....

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment ! vous marier ?

ORPHISE, *riant à demi.*

Oui... cet aveu t'afflige ?

JULIE, *baisant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux ?

Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux ;

Et c'est presque en avoir que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître !

ORPHISE.

Un maître ! y penses-tu ? Non, non, j'ai mieux choisi.

J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami ;

Un cœur noble, sensible, un esprit doux, affable,

Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,

Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné,

Qui, content de l'état auquel il s'est borné,

A voulu ne devoir qu'à soi son importance,

Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence ;

COMÉDIE.

71

Un homme rare enfin ; toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras , m'en feras compliment,

JULIE.
Son nom ?

ORPHISE.

C'est un secret , pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare , exquis , sans doute vous adore ?

ORPHISE , *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur :
Il m'estime beaucoup ; il connoît tout mon cœur ;
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me pesoit , quoiqu'il fût nécessaire.
Tandis qu'un digne époux va borner mes desirs ,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.

(*Elle examine , en s'en allant , Julie consternée.*)

SCÈNE IV.

JULIE , *seule.*

C'EST ce Clitandre.... Eh ! quoi , son idée ennuyeuse
Me poursuivra par tout ?... Non , je suis furieuse !
Ce maudit homme est né pour me désespérer !
Et ma tante , à son tour.... pour me contrecarrer ,
Qui se jette à sa tête... Oh ! doucement , Orphise ,
Je vous empêcherai de faire une sottise !

80 LA COQUETTE CORRIGÉE ;

Il ne vous aime pas , et vous le savez bien.

C'est une charité de rompre ce lien :

(*Appellant.*)

Je m'en charge , et bientôt... Rosette ! holà , Rosette !

S C E N E V.

R O S E T T E , J U L I E.

R O S E T T E.

EH ! bien , que vous plaît-il ?

J U L I E.

Que sais-je ?

R O S E T T E.

La toilette ?

Sortez-vous ?

J U L I E.

Laisse-moi. Je suis au désespoir !

R O S E T T E.

Comment donc ? quel chagrin ?

J U L I E.

Je ne veux plus le voir.

R O S E T T E.

Qui , Madame ?

J U L I E.

Ni lui , ni personne.

COMÉDIE:

81

ROSETTE.

Eh ! Madame,

Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame ?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler... Ceci redouble mes alarmes !

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort ; certainement.

Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh ! que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt ! Ah ! juste Ciel ! l'affaire est importante :
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève ? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah ! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Monnête ?

82 LA COQUETTE CORRIGÉE ;

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête?...

Mais non... le repentir me les rendra tous deux.

Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,

Confus, désabusés de leurs feux équivoques,

M'apporter tristement leurs plaintes réciproques,

Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort,

Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort.

Je les attends; sur-tout cet orgueilleux Clitandre

Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre

(*A part.*)

A devenir aimable.... Ah ! mon oncle, tout doux ;

Où, je le deviendrai... pour un autre que vous :

Vous verrez clair alors dans votre ame inquiète,

Et, pour votre tourment, je veux être parfaite !

ROSETTE.

Ah ! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur

Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCÈNE VI.

ROSETTE, UN LAQUAIS, JULIE.

JULIE, *au Laquais.*

QU'EST-CE ?

LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez faire :

Je m'en vais le traiter....

JULIE.

Non, qu'il entre, au contraire,

ROSETTE.

Madame....

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers.

(Elle sort avec le Laquais.)

SCENE VII.

JULIE, *seule.*

MAIS, vraiment,

On me croiroit quittée, au tour que cela prend....
Oh ! je le préviendrai. Mon bonheur le ramene,
Et de ses procédés il va s'abîmer la peine.

SCENE VIII.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

Quoi ! si-tôt de retour ? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déjà digne de mes appas ?
Jusques-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons ; instruisez-moi de vos succès brillans ?

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens.
Je venois....

JULIE, *l'interrompant.*

Avouez, mon cher Monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,

Vous

COMÉDIE.

81

Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout ,
M'inspirer du désir pour cette rare estime
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime.
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet ;
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire
Que savoir raisonner ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE , à part.

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?...

(A Julie.)

Madame , c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés, toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos argumens l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?...
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là.
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre ame,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flater d'avoir touché mon cœur....
Eh! quoi, de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse :

Cette témérité, dont ici l'on m'accuse....

N'est pas bien avérée.

H

36 LA COQUETTE CORRIGÉE ,

JULIE.

Oh ! niez , j'y consens.

Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends,

CLITANDRE , *à part.*

Elle m'accablera : songeons à nous défendre....

(*À Julie.*)

Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre ? ...

Eh ! non , je l'attendois . ce sont-là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux ?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux !

JULIE.

Vous croyez ? ...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,

Ce courroux , ce dépit sont toutes impostures ? ...

JULIE.

Mais , Monsieur , je vous dis

CLITANDRE , *l'interrompant.*

Bon ! bon ! ne feignez plus ,

Et riez avec moi de vos efforts perdus.

Ne vous laissez-vous pas d'être toujours la même ?

Eh ! pour vous faire aimer , faut-il du stratagème ?

JULIE , *ourée.*

Du stratagème ? eh ! mais.... où donc en voyez-
vous ?

Non , jamais à tel point je ne fus en courroux !

Monsieur , soyez bien sûr que ruse , ni finesse

Ne veut surprendre ici votre chère tendresse ;

COMÉDIE.

87

Que mes yeux , mon cœur , tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin ?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie ,
Combien par ce courroux vous êtes embellie !
Combien sa véhémence ajoute à vos appas !

JULIE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non , vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire ,
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt , Monsieur ! qui vous en a chargé ?

CLITANDRE.

Mon cœur , que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable :
L'amour , vous le voyez , l'auroit rendu coupable ,
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé ;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié :
La mienne , désormais , sincère et de durée ,
Même en dépit de vous , vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service , Monsieur , dois-je à votre bonté ?

CLITANDRE.

Éraste , qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage ,
Enfin , par mes conseils est devenu plus sage.

H ij

83 LA COQUETTE CORRIGÉE,

JULIE.

Et qu'en vouloit-il faire ?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer?... Ah ! Monsieur !

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de Lettres.*

Il s'est laissé calmer.

Les voici.

JULIE.

D'imprimer !....

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une Lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence !

(*Lisant.*)

« Je ne sais si vous remercirez beaucoup Clitandre
» du prétendu service qu'il croit vous rendre, en m'em-
» pêchant d'imprimer vos Lettres.... »

(*Interrompant la lecture.*)

Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légèreté de
» votre style, à l'agrément de vos expressions ; et vous
» auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare et

COMÉDIE.

89

» prompté , à laquelle vous semblez aspirer , et dont sa
» mal-adresse vous prive encore pour quelque tems. »

(*Après avoir achevé de lire.*)

Les hommes sont affreux !

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE , *les larmes aux yeux.*

Oh ! j'en suis bien certaine , et je vous rends justice.
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs ;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame , y pensez-vous !

JULIE.

Pour m'être trop livrée....

Ah ! Clitandre , un éclat m'auroit désespérée....

J'entremble encor!.. Comment pourrai-je m'acquitter?...

SCENE IX.

CLITANDRE , JULIE , UN LAQUAIS , LA PRÉSIDENTE ,
LE MARQUIS.

LE LAQUAIS , *à la Présidente , à la porte.*

MADAME , on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE , *gaiement et en petite-maîtresse.*

Tu veux me résister ?

H 11)

90 LA COQUETTE CORRIGÉE ,

LE LAQUAIS.

Madame , je vous dis....

LA PRÉSIDENTE , *l'interrompant et entrant.*

Eh ! laissez-nous , de grace !

(*Le Laquais sort.*)

S C E N E X.

CLITANDRE , JULIE , LA PRÉSIDENTE ,
LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE , *allant à Julie.*

AVANT de la gronder , il faut que je l'embrasse....
Qu'elle est bien ! quel éclat ! quelle fleur de beauté !
Mais , ma chère , il y faut joindre un peu de bonté :
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple , aujourd'hui l'on me promet Clitandre ,
J'en reçois les honneurs , je l'attends bonnement ;
Et lui seul est admis dans votre appartement ?
Vous vous en emparez , sans le dire à personne ?
Et frauduleusement , tandis qu'on me le donne ,
Vous attirez à vous ses soins et son amour ?
Mais c'est-là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc ?

LE MARQUIS , *à Julie.*

En effet , cela n'est pas honnête ;

Car , enfin , à quoi bon ces petits tête-à-tête ?

COMÉDIE.

21

Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir ;
Mais Madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere !

Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystere.

Quand on s'est assuré le succès de ses soins ,

(*A la Présidente.*)

On lui laisse le choix.... Vous l'allez perdre, au moins !

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre ! y pensez-vous ? Non , Marquis ; la prudence
Interdit à Madame ici la concurrence.

Elle ne voudra point , par un bruyant débat ,

Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.

Elle n'ignore pas que plus on me résiste ,

Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui , c'est comme il faut être. Ayons la fermeté

De jouir pleinement de notre volonté.

Céder ce qui nous plaît , entre nous c'est sottise.

(*A Julie.*)

Mais cette liberté vous est aussi permise ,

Julie ; il faut vouloir. Usez des mêmes loix.

Allez-vous , par foiblesse , abandonner vos droits ?

Car vous pourriez avoir , en dépit de Madame ,

Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.

92 LA COQUETTE CORRIGÉE,

Clitandre vous plaît-il ? Parlez , expliquez-vous ;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non , Monsieur , s'il vous plaît.

LE MARQUIS , *affectant de la bonté , à toutes deux.*

Voyons ; à l'amiable ,

(*Riant.*)

Arrangez-vous.... Ceci va faire un bruit du diable !
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE , *à part.*

Cette leçon est vive ; attendons-en l'effet.

JULIE , *très-sérieuse et piquée , au Marquis.*

Marquis , de vos bontés je suis reconnoissante ;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante ,

(*A la Présidente.*)

Soyez-en sûr.... Madame , il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure , je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre
De ma rivalité délivrée à jamais ,
Triomphez sans éclat et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS , *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif !

LA PRÉSIDENTE.

(*A Julie.*)

Oh ! tant mieux... Mais , Julie ,

Je n'ai plus rien à dire , et mon ame est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor , je crois , sont foiblement liés.

COMÉDIE.

23

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! quoi , n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble ?
Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer par-tout les mêmes feux ;
Mais , pour vous distinguer de la même manière ,
Quoi ! ne courez-vous pas dans la même carrière ?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs ,
Loin de nous diviser , doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS , à Julie.

Eh ! sans doute.... Après tout , quelle est la différence ?
(*Montrant la Présidente.*)
Quoi ! parce que Madame a pris un peu l'avance ?...
L'une est formée , et l'autre....

LA PRÉSIDENTE , l'interrompant.

Oh ! nous la formerons.

Deux ou trois mois , et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment , peut-être ,
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE , au Marquis.

Songez à disparaître.

(*A Clitandre.*)

Vous , dont j'admire ici les tranquilles façons ,
Vous avez , je le vois , besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés , n'est-ce pas , surpassent votre espoir ?
Venez donc ; au public il faut nous faire voir.

94 LA COQUETTE CORRIGÉE.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi ? si je vous aime !...

(*Au Marquis.*)

Que répondre à cela ? J'en ris, malgré moi-même !

LE MARQUIS, *riant.*

Parbleu ! la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit ?....

(*A Clitandre.*)

Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme ;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien....
Ça, donnez-moi la main.... Vous hésitez, je pense !
N'osez-vous de Madame enfreindre la défense ?

(*Clitandre s'empresse à lui donner la main.*)

SCÈNE XI.

JULIE, ROSETTE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE,
LE MARQUIS.

ROSETTE, à la Présidente.

CHLOÉ veut vous parler, Madame.

LA PRÉSIDENTE, au Marquis.

Eh ! mais, vraiment,
Il se fait tard, Marquis ; joignons-la promptement.

LE MARQUIS.

Quoi ! laisser seule ainsi cette pauvre Julie ?...
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.

(La Présidente sort en riant, et emmène Clitandre et le
Marquis.)

SCENE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, à part.

QUELLE femme ! quel front ! venir, jusques chez moi,

Réclamer ? C'est un tour du Marquis, je le voi....

Mais Clitandre la suit.... seroit-il bien capable....

Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable....

(A Rosette.)

Suis-le ; je veux savoir la fin de tout ceci.

(Rosette sort.)

SCENE XIII.

JULIE, seule.

OUI, oui, son impudence aura mal réussi....

Eh ! qui seroit tenté d'une semblable femme ?

D'une femme qui vient, sans pudeur.... Je la blâme,

Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit

J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit....

Même ardeur de briller, même fureur de plaire ;

De l'esprit, des talens, même emploi téméraire.

Ah ! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près

Le vice revêtir ses véritables traits !....

J'aurois

COMÉDIE.

27

J'aurois pu ressembler à cet affreux modèle !....
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle ?....
J'en frissonne.... Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir....
Ces Lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante....

SCENE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

EH ! bien donc ?

ROSETTE.

Le Marquis, Chloé, la Présidente
Sont à rire là-bas. Clitandre est déjà loin.

JULIE, à part.

Son départ me console, et j'en avois besoin....
Que dis-je ? dans mon cœur je tremble de descendre ;
Juste Ciel ! què je crains d'y retrouver Clitandre !

Fin du quatrieme Acte.

38 LA COQUETTE CORRIGÉE ;

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

R O S E T T E , O R P H I S E .

R O S E T T E .

OUI, Madame, en secret, elle veut vous parler.

O R P H I S E .

Il suffit, je l'attends.

R O S E T T E .

Je vais la consoler ;

Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

O R P H I S E .

Qu'a-t-elle donc ?

R O S E T T E .

Elle a.... la fièvre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

O R P H I S E .

Tu m'effrayes.

R O S E T T E .

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante ;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher ou mourir ; quelle énigme est-ce-là ?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée ?

ROSETTE.

Quelle nuit , juste Ciel ! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement ;
Mais sa tête , son cœur , tout est en mouvement.
Depuis hier au soir je la plains , la console ;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle , dont le babil appeloit le sommeil ;
Elle , dont la gaîté prévenoit le réveil ,
Qui songeoit , en riant , toute la matinée
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée ;
Qui de trente billets , partis dès le matin ,
Nous commentoit le texte ou plaisant , ou malin.
Elle reçoit hier visite d'une amie :
Un caprice la prend , et c'est une autre vie.
Le soir , on ne sort point ; on se couche de nuit.
Bientôt on se relève , on s'afflige , sans bruit.
J'ai beau me présenter , on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe , on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits....
Médisans , mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante ; un recueil d'anecdotes ,

(Sanglotant.)

De détails... de portraits finis.. avec des notes.

100 LA COQUETTE CORRIGÉE,

ORPHISE.

Tu le regrettes fort ?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après ?

ROSETTE.

Je suis entrée, elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la Présidente..
« L'indigne ! » disoit-elle... Et puis : « Ma chère tante,
» Soyez heureuse ! ».. Et puis, rêvant profondément :
« Il m'a désabusée ; il fera mon tourment !
» N'y pensons plus ; allons. » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes ;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah ! Madame, c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie !... un ensemble et si noble et si tendre !
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaîté ;
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire :
Quiconque pleure ainsi, devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh ! bien, enfin ?

ROSETTE.

Enfin, elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier ;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrettes,
Ah ! Madame, elle veut

C O M É D I E. 701

ORPHISE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Payer ses dettes !

(*Orphise rit.*)

ROSETTE.

Vous riez ?... Croyez-moi, cet effort, plus qu'humain,
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

(*Orphise continue de rire.*)

ROSETTE.

Encor ? J'attendois mieux d'un cœur comme le
vôtre....

Mais non, femme jamais n'en a su plaindre une autre...
Je vais dire à Julie...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Oh ! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, Madame.... Une tante insulter à ses maux !

S C E N E I I.

ROSETTE, ORPHISE, JULIE, *dans le fond.*

ROSETTE, *apercevant Julie,*

LA voici ; je lui vais...

ORPHISE, *l'interrompant,*

Non ; j'ai tort. Mais, Rosette,

Je vais la consoler, que rien ne t'inquiète.

(*Rosette, en s'en allant, baise tendrement la main de Julie.*)

SCENE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'EST un miracle , au moins , de te voir si matin...
 Qu'est-ce ! tu n'as pas pris encor ton air mutin ?
 D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
 Eh ! si donc ! hâte-toi de rappeler les graces.
 J'ai fort heureusement de quoi te dissiper.
 Tes bons amis ce soir t'attendent à souper :
 Un tour , une noirceur , à ce que j'imagine ,
 Dont notre Présidente est , dit-on , l'héroïne ,
 T'amusera beaucoup : on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là !

ORPHISE.

Pourquoi donc ? Hier encor n'étiez-vous pas amies ?
 Quelque rivalité vous aura désunies ;
 Tu l'éclipses par-tout : on te cherche , on la fuit ;
 Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit!..

JULIE , *l'interrompant.*

Eh ! voilà justement ce qui me désespère !
 C'est ce bruit , cet éclat que je ne veux plus faire ;
 Ce fracas indécent , fantôme du bonheur ,
 Qu'une femme toujours paye de son honneur.

ORPHISE.

Ma niece , quels discours !

JULIE.

Ah ! mon cœur les prononce.

Je reconnois enfin mes erreurs ; j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés ,
De ce ramas confus d'esprits , de cœurs gâtés ;
De ces hommes sans frein ; de ces femmes flétries ,
A la honte , aux éclats , aux vices aguerries ,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil ,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil.
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue ;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue.
Oublions le passé qui me force à rougir ;
L'avenir est à moi , je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma niece ton dépit m'étonne , je l'avoue !
Tes nouveaux sentimens méritent qu'on les loue ;
Mais combien tiendront-ils ? Un chagrin passager
T'inspire pour un tems ce courage étranger.
Crois-moi , n'affiche point cette réforme austère ;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non , ma tante , jamais !

ORPHISE.

Si cette émotion

Du moins étoit l'effet de quelque passion ;
Si quelqu'amour secret , sincère et véritable
Suppléoit cette vie éclatante , agréable ,
Je dirois : Pourquoi non ? son cœur s'est arrangé ;
Une plus douce erreur l'occupe , et l'a changé ,
Car la raison ne peut d'un cœur tel que le vôtre

204 LA COQUETTE CORRIGÉE,

Chasser une folie enfin que par une autre.

Mais, bien loin que l'amour.... Comment donc! tu rougis?

Acheve: tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh! bien... il est trop vrai.

ORPHISE.

Tu me vois transportée!

Quoi! tout de bon? Oh! oui, ton ame est agitée...

Julie! ah! quel bonheur! nous allons, toutes deux,

Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux...

(*Malignement.*)

Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,

Sur le tien, hier au soir, observer le silence?

Ta malice toujours veut jouir de ses droits:

N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.

Quel est-il? dis moi donc... Tu te tais?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! ô respectable Orphise!

Votre bonté m'accable, et ma confusion

Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très-tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chere niece,

Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse!

Le sang et l'amitié, réunis dans mon cœur,

N'ont jamais eu d'objet, plus cher que ton bonheur.

De tous mes sentimens je te croyois plus sûre:

Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;

Et si mon zele ardent ne peut la soulager,

Ma chere enfant, du moins, je puis la partager.

COMÉDIE.

105

JULIE.

Arrêtez ! c'en est trop : le remords me surmonte ,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincère aveu je dois les expier.

A qui prodiguez-vous une amitié si tendre ?
J'aime... puis-je le dire ?... oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre ?... Oh ! doucement, ma nièce, entendons-nous :

On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble, cependant ; vous êtes jeune, aimable....

JULIE, *l'interrompant.*

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports ;
Combien de mes desirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur a déployé d'adresse !
A combien de détours j'ai pu me rabaisser
Pour entrer dans son âme et pour vous en chasser !
Aujourd'hui j'en rougis... hier, vous le dirai-je ?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piège ;
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs ;
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages.
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;
Mes yeux se sont ouverts, vous devez me haïr !
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher ? me fuir ? Non, ma chère Julie,

106 LA COQUETTE CORRIGÉE,

Non : et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord , quitte cet air lugubre , chagrinant ,
Et , comme tu disois , traitons ceci gaiement.
Premièrement , il faut entretenir Clitandre :
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre ;
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice , et faire mon malheur ?

JULIE.

Qui ? moi , vous disputer ?...

ORPHISE.

Eh ! laissons ce scrupule ;

Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non , soyez moins crédules ;

Il vous estime tant !

ORPHISE.

Vraiment , je le crois bien ;

Mais pour savoir s'il m'aime il n'est qu'un sûr moyen :
Le voici. Je prétends , j'exige et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne ;
De tenter , d'épuiser , sans crainte , sans remords ,
Pour l'attacher à toi , les plus pressans efforts :
S'il résiste , mon cœur se livre à sa tendresse ;
S'il cède , eh ! bien , je fais le bonheur de ma niece.

JULIE.

Vous voulez que moi-même ?...

ORPHISE , *l'interrompant.*

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *apercevant Clitandre.*
Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste : voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCÈNE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma niece voudroit....

(Julie la retient par la robe.)

(Bas, à Julie.)

Non, je ne lui dirai pas...

(A Clitandre.)

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma niece a du chagrin ; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels desirs..

(A Julie.)

Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?

108 LA COQUETTE CORRIGÉE.

(*A Clitandre.*)

Oh ! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre , et sûrement le mien...
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE , *bas.*

Vous sortez ?

ORPHISE.

Oui , vraiment.

JULIE , *bas.*

Ma tante !

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(*Bas , à Clitandre , en sortant.*)

Clitandre , parlez-lui doucement , je vous prie.

S C E N E V.

JULIE , CLITANDRE.

CLITANDRE.

ELLE se divertit.

JULIE.

Non , je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise , en m'annonçant ici vos embarras ,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose ,

Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi ?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si pour savoir le vôtre il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non ; mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, Madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez... Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, Madame, à cet aveu ?
Quoi ! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée ?

JULIE.

Ah ! de grace, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords !
Coupable trop long-tems, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux, du moins, de le paroître,
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendrait, je le sais, fort mal sa concurrence.

110 LA COQUETTE CORRIGÉE ;

Elle est digne de vous, soyez sa récompense ;
Payez-la des bontés, des tendres sentimens
Qu'elle opposa toujours à mes égaremens ;
Payez-la d'un effort plus touchant , plus sublime ,
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule , puis-je acquitter tant de soins généreux ?
Joignez mon cœur au vôtre , et portez lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est-là du sentiment , Madame ?
Étendrait-il enfin son pouvoir sur votre ame ?
Si je n'étois instruit , je croirois bonnement. . .

JULIE , *l'interrompant.*

Quoi ! vous m'accuseriez d'un vain déguisement ?
Vous , Clitandre !... Ah ! du moins , quand la vertu
m'anime ,
Pour prix de mes efforts , donnez-moi votre estime !
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse , ni l'art ;
A ce grand changement vous , peut-être , avez part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumière
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire ;
Et contre les soupçons que vous osez garder
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE , *étonné.*

Julie , à la raison vous vous seriez rendue !...
Non , vous ne feignez point et votre ame est émue.
Ces sentimens , ces tons d'intérêt , d'amitié
Vous rendent à mes vœux plus belle de moitié !
Voilà les qualités , les graces séduisantes
Qu'hier je préférerois à vos graces brillantes !

COMÉDIE.

117

C'est en les unissant toutes pour vous parer
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi ! si j'avois été... ce que je m'en vais être...
Si la raison plutôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste, et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard,
Quoi ! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible ?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie ?... Ah ? mon cœur tout entier...

JULIE, *très-agitée et très-attendrie, l'interrompant.*

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie...

Quoi ! j'aurois pu toucher !... Ah ! je suis trop punie !
Cher Clitandre !

CLITANDRE.

Julie !

JULIE.

Il n'est plus tems... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds : non, l'amour le plus
tendre...

112 LA COQUETTE CORRIGÉE ;

JULIE, *Puis-je vous en dire ?*

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre ?
Orphise vous perdrait... Quel prix de ses bontés !

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCENE VI et dernière.

ORPHISE *dans le fond*, JULIE,
CLITANDRE.

JULIE, *apercevant Orphise.*

LEVEZ-VOUS.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas ?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma nièce.

Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh ! ma tante il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.

Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur
d'ame,

Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,

COMÉDIE.

113

Étoient qu'un piège adroit , qu'un appât séducteur
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur ;
Sûre qu'en présentant le mérite à ta vue
Ce monde où tu nageois , qui t'a long tems déçue ,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet ,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise !... est-il bien vrai ? Je n'ose encor vous croire ;

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si malgré vos erreurs mon cœur étoit à vous
Jugez de ses transports dans un moment si doux !

JULIE , à Orphise , en l'embrassant.

Quoi ! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage !
Et je puis sans remords en goûter l'avantage !

(A Clitandre.)

Que de biens je vous dois !... Vous , mon cher bien-
faiteur ,
Je vous dois ma raison , mes plaisirs et mon cœur.

Fin du cinquieme et dernier Acte.

SCENE VII

Retranchée à la représentation.

ORPHISE, ROSETTE, JULIE,
CLITANDRE.

ROSETTE, à Julie.

MADAME, en ce moment Chloé, Célie, Hortense,
Le Comte, le Marquis, et bien d'autres, je pense,
(Car trois carrosses pleins sont arrêtés là-bas)
S'empressent de savoir si l'on ne vous voit pas ?
La joie éclate au loin parmi leur assemblée....
Mais à ce que je vois, Madame est consolée.

JULIE.

Pour la dernière fois je veux les recevoir,
Et solennellement renoncer à les voir.
Il m'importe fort peu que leur langue s'exerce.
Ils m'égaroient : l'honneur m'interdit leur commerce ;
Et puisse mon exemple attirer tous les cœurs
Que ce monde perfide enchaîne à ses erreurs !

F I N.

LE RETOUR
DE MARS,

COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS,
AVEC UN DIVERTISSEMENT,
PAR DE LA NOUE;

*Représentée, pour la première fois, par les
Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,
le 20 Décembre 1735.*

PERSONNAGES.

MARS.

VÉNUS.

L'AMOUR.

TROUPE D'AMOURS.

L'A FIDÉLITÉ.

APOLLON.

MERCURE.

THÉMIS.

PLUTUS.

LES JEUX.

LES PLAISIRS.

ARLEQUIN.

UN CHANTEUR.

La Scene est à Cythere.

;

S U J E T

DU RETOUR DE MARS:

PENDANT que Mars est allé à la guerre, Vénus qui lui avoit promis d'avoir toujours la Fidélité pour compagne, l'a chassée, peu de jours après, et l'a rappelée, le jour même qu'il doit revenir; encore en trouve-t-elle la compagnie fort ennuyeuse. Thémis, Apollon, Plutus, qui ont fait leur cour à Vénus, et en ont été, tour-à-tour, très-bien accueillis durant l'absence de Mars, prennent congé d'elle, lorsqu'il est attendu à Cythere. L'Amour l'y précède, de quelques momens; mais les fatigues qu'il a essuyées à sa suite, dans les camps, l'ont tellement exténué qu'il est près d'expirer. Cependant, il espere que le retour de Mars va lui rendre toutes ses forces. Mercure annonce enfin l'arrivée de l'amant de Vénus. Il paroît, vêtu à la François, et veut, avec la légèreté militaire de cette nation, signaler son en-

ij SUJET DU RETOUR DE MARS.

trée chez la Déesse , par les familiarités que leur liaison lui semble autoriser. Elle le repousse d'abord et lui reproche l'état où la guerre a réduit l'Amour. Après s'être quelque tems querellés , il veut la quitter , de nouveau ; mais elle prie l'Amour de le lui ramener , et ils se raccommodent. Les Jeux et les Plaisirs célèbrèrent cette réunion par des chants et des danses.

JUGEMENS ET ANECDOTES

S U R

LE RETOUR DE MARS.

« CETTE Piece eut , pendant dix-sept représentations , de suite , le plus grand succès , et en étoit digne. Tout dans ce petit Drame est fin , léger et pensé. L'esprit , l'art et le jugement s'y trouvent réunis. Il doit figurer parmi nos meilleures Pieces épisodiques. L'Auteur a su allier , à propos , au badinage satyrique les images les plus vives et les plus nobles. Mars représente nos Guerriers ; Thémis , les Gens de robe ; Apollon , les Beaux-Esprits , et Plutus les Financiers. Une allégorie bien soutenue a fourni les traits les plus ingénieux et les plus agréables , » disent l'Éditeur des *Œuvres de La Noue* , l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique* , et des Boulmiers , dans son *Histoire du Théâtre Italien*.

« Quoi que ce soit le premier Ouvrage que La Noue ait donné à Paris , on jugea aisément que

iv JUGEMENS ET ANECDOTES:

ce n'étoit pas son coup d'essai , dit encore l'Auteur du *Mercur* , Décembre , premier volume 1735 , et Janvier 1736. (En effet, il avoit fait jouer , en 1734, sa petite Comédie des *Deux Bals*, à Strasbourg, comme nous l'avons dit dans le Catalogue de ses Pièces, tome onzieme des Tragédies de notre Collection.) On ne parvient que par degrés à écrire avec autant d'élégance et de finesse. Tous les vrais connoisseurs en ont jugé de même. »

« Le retour de Mars à Cythere , auprès de Vénus , n'est autre chose que le retour des Officiers auprès de leurs maîtresses dans la Capitale de la France, qui , dans la belle galanterie, mérite d'entrer en parallele avec la Cythere de la Grece ; Vénus, qui , au départ de Mars , a retenu la Fidélité auprès d'elle , joue un personnage qui lui est commun avec la plupart des belles , qui promettent aux amans, que la gloire leur enleve , qu'elles leur seront fidelles ; la Fidélité exilée , dès le premier jour de l'absence , et rappelée au dernier , ne convient que trop au sexe qui commence par l'inconstance et finit par la feinte , pour ménager , à la fois , ses droits et ses conquêtes , » ajoute l'Auteur du *Mercur*,

LE RETOUR
DE MARS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

Non, je ne conçois point de plus cruel martyre
Que de vivre sous votre empire.

LA FIDÉLITÉ.

La Déesse de la Beauté
Soumise à la Fidélité !
En bonne foi, Vénus, vous voulez rire ?

VÉNUS.

Vous plaisantez encor !

LA FIDÉLITÉ.

Je ne dirai plus rien.

VÉNUS.

Vous m'ennuyez.

LA FIDÉLITÉ.

Je le sais bien :

D'aujourd'hui, cependant, vous m'avez rappelée.

A lj

4 LE RETOUR DE MARS,

V É N U S.

Et je voudrois déjà vous avoir exilée.
Uné Belle avec vous est toujours en procès.

LA FIDÉLITÉ.

Hélas ! j'ai beau plaider , je ne gagne jamais.
Sans raison , toutefois , vous me grondez , Déesse.
Le jour que Mars partit , rappelons-nous les faits ,
Dans ces tendres momens que , rassemblant ses traits ,
L'Amour dans un adieu confond avec adresse

Et sa rigueur et ses bienfaits ;

Lorsqu'épuisant la plus vive tendresse
Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une ivresse ,
Qui malgré de tendres regrets ,
S'échappe et fuit avec vitesse ;
Quand l'aimable essaim des Plaisirs ,
Indigens dans leur abondance ,
Plus vifs par leur prochaine absence ,
Sont prêts à s'envoler sur l'aile des soupirs ;
Dans ces tendres momens vous m'avez appelée :

« Allez , dites-vous à Mars ,

» Emmenez des Amours la troupe désolée :

» A l'abri de vos étendarts

» Qu'ils vous suivent dans les hasards.

» Pendant votre absence cruelle ,

» Voilà ma compagne éternelle :

» Partez , pressez votre retour. »

Mars partit , emmena l'Amour ;

Je restai près de vous ... combien de tems , Déesse ?...

Le premier jour on m'embrassa ;

Le second mon abord glaça ,

COMÉDIE.

5

Et le troisieme on me chassa.
L'histoire est vraie ; elle vous blesse ?

V E N U S.

Elle me blesse. j'en conviens.
Et voilà les beaux entretiens
Qui vous font tant aimer des Belles ;
Vos cris , vos plaintes éternelles
Ont toujours fait détester vos liens.

L A F I D É L I T É.

Toujours ! non ; et j'ai vu ma puissance affermie
Faire le charme de la vie.
Jadis compagne de l'Amour ,
Ses sujets et les miens ne formoient qu'une Cour ;
De nos États communs je réglois l'harmonie ,
Avec prudence , avec économie ,
De ses aimables dons je versois la douceur ;
Ce que l'amant gaignoit sur l'aimante ravie
Étoit toujours salaire , étoit toujours faveur.
Par de nouveaux desirs augmentée et nourrie,
Sa flamme par le tems n'étoit point amortie.
Près du temple de la Beauté,
Long-tems. avec un oeil avide,
Contraint dans sa témérité ,
Voltigeoit le Plaisir , aujourd'hui moins timide ;
Long-tems exclus il gémissoit.
Privé de son aile perfide
Je l'admettois ; il se fixoit :
Par mes soins il rajeunissoit.
Il n'étoit point alors de légère piquûre.
Je conduisois d'une main sûre

A ij)

LE RETOUR DE MARS,

Tous les traits que l'Amour lançoit,
Et de deux cœurs qu'il unissoit
J'éternisois la profonde blessure.

V É N U S.

Ce portrait, Déesse, est flatté :
On chercheroit en vain les douceurs qu'il rassemble ;
Pour en faire un qui vous ressemble
Interrogeons la Vérité.
Incommode autant qu'ennuyeuse ,
Tyrannisant un triste cœur ,
La passion la plus joyeuse
Par vous dégénère en langueur.
Dans votre sombre prudence ,
Habile à tout empoisonner ,
L'enjouement séducteur, l'aimable étourderie,
Un seul grain de coquetterie ,
Sont des crimes chez vous qu'on ne peut pardonner.
A vos côtés ont pris séance
Le respect timide et muet ,
Le devoir imposant, le scrupule inquiet ,
L'insipide persévérance ,
L'ennui, le dégoût, l'indolence ,
L'offensante satiété
Et la triste uniformité :
Pour la laideur, pour la vieillesse ,
Gardez vos plaisirs peu touchans.
Vrai partage de la jeunesse ,
L'inconstance a les siens plus doux et plus piquans.
LA FIDÉLITÉ.
De la Beauté qui me chasse

COMÉDIE.

7

Le pouvoir est passager ;
La honte saisit ma place ,
Le remords sait me venger.

V É N U S .

Bon ! vous chasser ! Qui songe à vous exclure ?

Quelle amante jamais a formé le dessein

De devenir inconstante et parjure ?

Le hasard fournit l'aventure ;

Votre foiblesse en avance la fin.

Mais ne disputons plus , de grace.

En faveur du Dieu des combats ,

Àuprès de moi reprenez votre place....

A son retour s'il ne vous trouvoit pas....

Il est d'une humeur peu tranquille ,

D'un emportement inutile

Je veux éviter le fracas.

Pendant l'été , la trompette guerrière

A guidé loin de moi les Amours éperdus ;

Abandonnée et solitaire ,

Pour m'égayer un peu , j'ai reçu dans Cythere

Thémis , Apollon et Plutus ;

Mais , voyez mon malheur , Déesse ,

En introduisant la richesse ,

Plutus avoit oublié net

Le goût et la délicatesse !

Sous les replis de sa robe traîtresse ,

Thémis nous apporta l'ennui , la sécheresse ,

Échappés de son cabinet ;

Et , pour achever mon martyre ,

Apollon vint sans la satire !

8 LE RETOUR DE MARS,

LA FIDÉLITÉ.

Mais, s'ils vous ennuyoient, pourquoi jusqu'à ce jour
Sont-ils restés dans votre Cour ?

VÉNUS.

Les chasser c'eût été me montrer trop sévère,
Car enfin ce sont des amans ;
Et, fussent-ils sans agrémens,
Leur perte n'est jamais légère.

LA FIDÉLITÉ.

Je ne sais comment Mars recevra tout ceci.

VÉNUS.

Taisons-nous, Thémis vient ici.

SCENE II.

THÉMIS, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

THÉMIS.

ON dit que Mars arrive de l'armée ?

VÉNUS.

Oui, si j'en crois la Renommée.

THÉMIS.

Aujourd'hui ?

VÉNUS.

Je le crois.

THÉMIS.

Adieu, belle Vénus.

COMÉDIE.

9

V É N U S.

Quoi ! si-tôt ?

T H É M I S , *voulant s'en aller.*

Ne m'arrêtez plus,

Il est tems que je me retire.

V É N U S , *la retenant.*

Écoutez donc , on a quelque chose à vous dire...

Eh ! bien , qu'avez-vous fait du Seigneur Apollon ?

Vous quittez ma Cour l'un et l'autre ;

Qu'il vous donne son cœur , qu'il reçoive le vôtre.

Vous êtes fille , il est garçon :

Vous auriez dû déjà faire ce mariage.

T H É M I S.

Apollon et Thémis ! le plaisant assemblage !

V É N U S.

Eh ! mais , Déesse , pourquoi non ?

Il est entre vous deux certaine convenance.

T H É M I S.

De la convenance entre nous !

Eh ! de grace , où la trouvez-vous ?

C'est un fou , plein de pétulance ,

Sans gravité , sans consistance ,

Dont l'esprit libertin voltige incessamment

Sur des riens , dont il fait son subtil aliment :

Tête sans poids , cervelle sans prudence.

Il parcourt , en moins d'un moment ,

Des flots , des airs l'espace immense ;

Il s'élève , il tombe , il s'élance

Au gré du caprice et du vent.

Il feroit beau le voir , dans son extravagance ,

10 LE RETOUR DE MARS,

Prononcer de mon tribunal
Une sentence en madrigal !...
Adieu , je vais dans mon domaine
Rassembler mes sujets épars.

V É N U S.

Mais pourquoi donc fuyez-vous Mars ?
D'où vous peut venir tant de haine ?

T H É M I S.

C'est un petit brutal , qui , sans ménagement ,
Brusque souvent mon caractère ;
Ses sujets et les miens s'accordent rarement.
Il prétend que tout cede à son audace altière.
Près des Belles , sur tout , Mars et ses favoris
Nous poursuivent avec outrance.
Vénus , je soutiens que mes fils
Doivent sur ses enfans avoir la préférence.

V É N U S

Dans mes États ce point est contesté.

T H É M I S.

On dit que Mars est estimable :
Je le crois ; mais , en vérité ,
J'ignore ce que la Beauté
Peut en lui découvrir d'aimable ;
Dans le portrait qu'Apollon m'en a fait
Je ne l'ai trouvé qu'effroyable.
Je l'ai retenu , trait pour trait ;
Écoutez s'il est véritable.
Loin devant lui la farouche Terreur ,
D'un bras sanglant , d'une voix menaçante
Chasse la Peur et la froide Epouvante.

COMÉDIE.

11

Plus près du Dieu l'intrépide Valeur ,
Le glaive haut , l'œil fier , l'ame rassise ,
Porte en tous lieux la mort qu'elle méprise.
Du char d'acier , chef-d'œuvre de Vulcain ,
L'Activité tient les rênes en main.
Fiers tourbillons , ses coursiers indomptables
Sement au loin des feux inévitables ;
Le Dieu terrible , environné d'éclairs ,
Brise , en passant , les sceptres , les couronnes ,
Frappe les Rois , écrasés sous leurs trônes ;
Lance la foudre , ébranle l'univers ,
Et fait trembler Pluton en peuplant les enfers.

V É N U S .

Où , tel il est dans sa colere ,
Tels sont ses généreux enfans ;
Mais quand à la Beauté les fripons veulent plaire ,
Ah ! Déesse , qu'ils sont charmans !
Heureux s'ils n'étoient inconstans ;
Plus heureux s'ils pouvoient se taire !

T H É M I S .

Et les miens donc ? ah ! qu'ils sont doux !

V É N U S .

Où , vos jeunes sujets sont tous petits bijoux.
Après d'une Beauté qu'ils plaident bien leur cause !

Regards poupins , tons précieux ,
Discours musqués , tout distillans d'eau rose ;
Tout en eux satisfait et l'oreille et les yeux.
Grasseyant avec art , riant par habitude ,
Gesticulant avec étude ,
Esprits légers , à railler inclinés ,

12 LE RETOUR DE MARS,

Esprits clinquans , tout à jour façonnés ,
Le sémillant papillonnage ,
L'éloquent petit badinage ;
Que de soins ! quelle propreté !
Quel teint mignard ! quelle peau douce et fine !
Joignez-y la mouche assassine ,
Un jeune Sénateur est presque une Beauté.

THÉMIS.

En effet rien n'est plus aimable.
Je vois avec ravissement
Que la Beauté leur devient favorable ;
Pour vous remercier d'un portrait si galant ,
Pendant la campagne future
Vous en aurez chez vous bon nombre, je vous jure.

VÉNUS.

Eh ! non, je peins *gratis*.

(*Thémis sort.*)

S C E N E I I I.

LA FIDÉLITÉ, VÉNUS.

LA FIDÉLITÉ.

AH ! Déesse ! voici
Mon plus implacable ennemi.

VÉNUS.

Eh ! qui donc ?

LA FIDÉLITÉ.

COMÉDIE.

13

LA FIDÉLITÉ.

C'est Plutus.

VÉNUS.

Ah ! vous êtes perdue.

LA FIDÉLITÉ.

Soumettez-vous toute entière à mes loix ;

Jurez-le moi , sa force est confondue.

VÉNUS.

Hélas ! je l'ai juré cent fois ,

Et j'ai cent fois été vaincue.

LA FIDÉLITÉ.

Il vient.... Un peu de fermeté.

SCÈNE IV.

PLUTUS, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

PLUTUS, à *Vénus*.

AH ! je vous trouve en compagnie !

Pourquoi donc cette nouveauté ?

(*A la Fidélité.*)

Ma bonne, laissez-nous , de grace ! en liberté ;

Délogeons , le *trio* m'ennuie.

LA FIDÉLITÉ.

Plutus et ses enfans sont sans cérémonie.

Me connois-tu ?

PLUTUS.

Moi ? non , en vérité ,

B

14 LE RETOUR DE MARS,

Et n'en ai même aucune envie....

Allons, allons, sans compliment,

Sors vite.... Attendez donc.... Je rappelle en mon
ame....

C'est la Fidélité.... C'est elle assurément....

(*A Vénus.*)

Eh! que faites-vous donc ici de cette femme?

V É N U S.

Plutus....

LA FIDÉLITÉ.

Point de discours, foible Divinité;

Devant Plutus la Beauté doit se taire,

Pour ne laisser parler que la Fidélité;

C'est le moyen de s'en défaire.

P L U T U S , à *Vénus.*

Qui diable eût deviné qu'elle étoit en ces lieux?

LA FIDÉLITÉ.

Tu ne me connois pas!

P L U T U S.

Moi? chez plus d'une belle

J'ai vu jadis ton fantôme ennuyeux;

Mais il s'offre aujourd'hui rarement à mes yeux.

LA FIDÉLITÉ.

Que viens-tu faire ici?

P L U T U S.

La demande est nouvelle!

Ce que je fais par-tout; donner, pour recevoir.

LA FIDÉLITÉ.

Va, sors; on ne veut plus te voir.

P L U T U S , à *Vénus.*

On ne veut plus me voir, dit-elle?...

(*A la Fidélité.*)

Tais-toi , babillarde éternelle !

Nous savons jusqu'où va ton fragile pouvoir.

Sur terre , ardens à te détruire ,

Mes sujets ont su m'en instruire.

Subalternes commis , d'auprès de la Beauté

Tu les exclus , avec fierté ?

Sur eux je jette un œil de pere ;

Ils percent les degrés. Soustraits à tes rigueurs ,

De tems en tems , ils voguent à Cythere.

Toujours chiffrant , nombrant , les voilà directeurs.

Contre toi , dans l'instant , éclate leur colere.

Tu les fuis en tous lieux , par-tout ils sont vainqueurs ;

Et si je voulois , moi , j'obtiendrois tes faveurs.

LA FIDÉLITÉ.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile :

Je reconnois leur vanité.

Sur la terre , Plutus , tout n'est pas infecté :

Il est encor plus d'un asyle ,

Où mon pouvoir est respecté.

Il est des Beautés mortelles ,

Tendres autant que fidelles ,

Au-dessus de tes efforts ;

Leur cœur , à mes loix docile ,

Dédaigne l'appas servile

De tes immenses trésors.

Je connois leur petit nombre ,

Et je couvre de mon ombre

Leurs plaisirs et leurs transports.

B ij

16 LE RETOUR DE MARS,

PLUTUS.

Ne diroit-on pas, à l'entendre,
Que sur terre on m'a revêtu
D'un pouvoir qui ne m'est pas dû?
Que je suis un tyran dont on doit se défendre?
Qu'est-ce, sans moi, que la Beauté?
Un flambeau, fumant, sans clarté,
Une étoile obscurcie, une fleur ignorée,
Sous l'humble buisson enterrée.
Seul j'en connois et rehausse le prix.
Au feu des yeux d'une brune piquante
J'allume du rubis le vivant incarnat;
Du diamant je brillante l'éclat.
J'unis, d'une main savante,
Sur de somptueux habits,
L'or et la perle innocente
Au superbe coloris
De la fleur la plus brillante;
Ajustemens et traits par moi sont assortis.
Pour conserver cette beauté chérie,
Seul, je dispense les secours.
L'astre brûlant seche-t-il la prairie?
Des bois j'ombrage les détours.
L'aquilon glace-t-il la plaine refroidie?
Sous un lambris doré j'échauffe les Amours.
J'écarte les chagrins sinistres;
Je conduis l'embonpoint sur les pas de Comus;
J'ouvre les celliers de Bacchus,
Et les Plaisirs sont mes ministres.

COMÉDIE.

17

LA FIDÉLITÉ.

De ton pouvoir voilà l'éloge fait :
Faisons celui de ta personne.
Premièrement....

PLUTUS.

Tout beau, ma bonne,
Si je suis curieux de me voir en portrait,
J'ai des Peintres en abondance;
Et j'ai déjà choisi, pour me tirer au net,
Un bâtard d'Apollon, que j'ai payé d'avance.

LA FIDÉLITÉ.

En attendant, laisse-nous en repos.

PLUTUS.

Tête à tête à Venus je veux dire deux mots.
Tiens, prends ce diamant, et laisse-moi tranquille.

LA FIDÉLITÉ.

Garde de m'approcher!

PLUTUS.

Ah ! duegne indocile !...

(*A Venus.*)

Quoi ! Venus, à vos yeux je serai mal mené,
Comme un sous-traitant ruiné ?

VÉNUS.

Mais, Plutus, ce n'est pas ma faute....

(*A la Fidélité.*)

Vous le traitez aussi d'une façon trop haute ;
Il ne reviendra plus.

LA FIDÉLITÉ.

Vous le plaignez encor ?

B ij

18 LE RETOUR DE MARS.

PLUTUS, *à part.*

Lançons-lui notre fleche d'or....

Fleche universelle et puissante,

Arme, doublement tranchante,

Tu sais porter des coups infaillibles et sûrs ;

Seul mobile de la terre,

Tu ramenes la paix, tu suscites la guerre,

Tu perces les rochers, tu renverses les murs :

Possesseur de qui te possède,

A ton éclat, à ta force tout cede :

Par toi l'Hymen allume son flambeau,

Par toi Thémis écarte son bandeau,

Par toi la Vertu sommeille,

Par toi la Beauté s'éveille :

Pour vaincre Danaé Jupiter t'emprunta ;

Pour soumettre Daphné Phœbus te souhaita.

Sois-moi secourable et fidelle,

Passe par le cœur de ma Belle,

Et va percer cette Mégere-là.

(*Il lance une fleche à la Fidélité, et ne l'atteint pas.*)

LA FIDÉLITÉ.

Ta fleche est sans effet ; apprends à me connoître :

Porte ailleurs ta honte et tes pas.

Quand d'un cœur tu te rends le maître,

Ou j'y suis languissante, ou bien je n'y suis pas.

VÉNUS.

Fidélité, votre victoire est belle,

Et nouvelle....

(*A Plutus.*)

J'ai résisté , Plutus , et je ressens
Qu'il est bien glorieux d'avoir été fidelle;
Mais qu'il est mal-aisé de l'être bien long-tems !

LA FIDÉLITÉ , à *Plutus.*

D'un instant seulement j'ai hâté ta détaite :
Mars revient ; songe à la retraite.

PLUTUS , ramassant sa fleche , et voulant s'en aller.
Adieu.

SCENE V.

APOLLON , PLUTUS , VÉNUS , LA FIDÉLITÉ.

APOLLON , ironiquement , à *Plutus.*

SEIGNEUR Plutus , quoi ! comme un exilé ,
Vous fuyez la Cour de Cythere ?
Arrêtez donc.

PLUTUS.

Redoute ma colere ,
Fais rimeur , pédant doublé !
Ne sauras-tu jamais qu'ennuyer et déplaire ?

APOLLON.

Ah ! je vois d'où naît ton chagrin.
Mars revient aujourd'hui ; l'aventure est cruelle !
Tiens-toi clos et couvert jusqu'au printems prochain ;

20 LE RETOUR DE MARS,

Tes favoris, chez plus d'une mortelle,
Ont bien l'air d'essuyer un semblable destin.

PLUTUS.

Railleur glacé, caustique impitoyable,
Tu ris du revers qui m'accable !
Tremble, tu vas avoir ton tour ;
Et, de plus, je jure en ce jour
De conserver une haine immortelle
Pour tes Muses, pour toi, pour toute ta séquelle.
Tes enfans amaigris m'imploreront en vain ;
J'aurai pour eux le cœur d'airain :
Dans les bras de la faim cruelle
Aujourd'hui pour jamais je fixe leur destin ;
Jusques sur le plus vil faquin
Je verserai plutôt ma prodigue abondance
Que d'arracher à l'indigence
Ton élève le plus divin.

APOLLON.

Le goût saura sauver les bons de ta vengeance ;
J'abandonne le reste à ton courroux mutin.

(*Plutus sort.*)

SCÈNE VI.

APOLLON, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

APOLLON, à *Vénus*.

REINE des cœurs, Beauté puissante,
Voyez rassembler votre Cour ;
Je ramène les Jeux dans ce brillant séjour.
Mars et sa troupe florissante
Y conduiront bientôt l'Amour.
Impatient de revoir tant de charmes ;
Il vole vers ces lieux , guidé par ses desirs ;
Quelqu'amour qu'on ait pour les armes,
On quitte sans regret le séjour des alarmes ,
Pour arriver au séjour des Plaisirs.

V É N U S.

Je connois Apollon à ce trait de prudence.
A la faveur des plaisirs qu'il dispense,
Il veut rester auprès de nous.

L A F I D É L I T É.

Eh ! bien , Mars n'en est point jaloux.

V É N U S.

Mars ne le connoît pas. C'est un fin hypocrite,
Dont la tendresse parasite ,
Tournant sans cesse auprès d'une Beauté,
Goûte souvent un mets pour un autre apprêté.
Sur vingt tons différens il sait monter sa lyre,

22 LE RETOUR DE MARS.

Il anime, élève, attendrit,
Il échauffe le cœur, il entraîne l'esprit,
Par la douceur des accens qu'il en tire.
Là, dans le tête à tête, en ses vivans portraits,
D'un pinceau délicat il emprunte la touche,
Déguise la raison sous un air moins farouche,
Prête à la volupté les plus rians attraits;
L'expression est dans ses traits,
La séduction dans sa bouche.

LA FIDÉLITÉ.

Est-ce Apollon que vous peignez, Vénus?
A ce portrait je ne le connois plus.

APOLLON.

Sujet zélé de votre Empire,
A regret je l'ai vu détruire.
Je vous aime toujours; vous le savez. Jadis
Aux pieds d'une Beauté, respectueux, soumis,
Tendre, délicat et fidele,
Je nourrissois une flamme éternelle.
Pour arriver au séjour enchanteur
Que le Plaisir de loin offroit à ma constance,
Je ne savois que la route du cœur:
J'attaquois de ce cœur la fiere résistance
Par l'assemblage scrupuleux
De mille soins, de mille vœux,
De mille soupirs, tout de feux;
Mais quelle étoit ma récompense?
Jouet d'une inflexible et constante rigueur,
J'emportoïs, pénétré de rage et de douleur,
Le mépris insultant, la mordante ironie,

Le dégoût et la raillerie.

J'ai vu d'autres chemins ouverts,

Ainsi que la Beauté, j'ai changé de méthode,

Elle est plus courte, plus commode;

Je la méprise, et je m'en sers.

LA FIDÉLITÉ.

Apollon devient petit-maître !

Je meurs, si j'y puis rien connoître.

VÉNUS.

Il s'est moqué de Plutus exilé;

Mais à son tour il faut qu'il sorte,

Et qu'il sorte bien querellé.

APOLLON.

Toutes deux contre moi ! la partie est trop forte !...

Mars revient aujourd'hui, je cede, sans aigreur.

Sous l'étendart de la France

Il conduisoit la Vaillance,

La Victoire et la Terreur ;

Effrayé de leur présence,

L'ennemi, dans le silence,

A respecté son vainqueur.

Je cours de mes sujets renouveler l'ardeur ;

Je veux à leurs travaux que la Beauté préside.

De leurs succès je veux qu'elle décide ;

Et je promets de n'inspirer

Que ceux qui pour lui plaire oseront m'implorer.

(Il sort.)

24 LE RETOUR DE MARS,

SCENE VII.

VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

MARS et moi, nous l'aimons, Déesse;
Il nous amuse et nous instruit.

LA FIDÉLITÉ.

C'en est fait, pour jamais mon pouvoir est détruit:
J'ai tout perdu, jusqu'au Dieu du Permesse.

SCENE VIII.

L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, *qui le soutiennent*;
LA FIDÉLITÉ, VÉNUS.

VÉNUS.

QUE vois-je? ... C'est mon fils!.... Qu'il est foible,
grands Dieux!....

Il se meurt Ah! faut-il qu'il expire à mes yeux?....

Fidélité, je vous en prie,

Aidez-moi donc à lui rendre la vie.

LA FIDÉLITÉ. *à l'Amour.*

Ne sois point sourd aux cris de la Fidélité;

Amour, c'est ma voix qui t'appelle....

(*A Vénus*)

Il renaît.... Connoissez ma puissance immortelle.

L'AMOUR,

COMÉDIE.

25

L'AMOUR, *ouvrant les yeux.*

La Fidélité !.... La Beauté !

L'Amour ne peut mourir quand il vous trouve ensemble ;

Mais rarement il vous rassemble.

(*A Vénus.*)

Ma mère !

VÉNUS.

Eh ! bien ?

L'AMOUR.

Ma mère !

VÉNUS.

Eh ! bien, mon fils.

L'AMOUR.

Ne m'envoyez plus à la guerre.

Voyez l'état où Mars m'a mis.

Laissez-moi, comme à l'ordinaire,

En tapinois, et sans éclat,

La campagne prochaine arborer le rabat :

J'y ferai bien mieux mes affaires.

VÉNUS.

Mais qu'avez-vous fait de vos frères ?

L'AMOUR.

Nous partîmes trois mille, et, par un triste sort,

Nous revenons dix-sept, tous malades à mort.

VÉNUS.

Dix-sept ! O Ciel ! dix-sept ! Qu'est devenu le reste ?

L'AMOUR.

Tout a senti les coups d'une absence funeste.

Les uns sont morts ; d'autres, plus libertins,

Ont déserté sur les chemins.

C

26 LE RETOUR DE MARS,

En partant de ces lieux , sous diverses brigades ,
Chef habile , j'avois rangé mes camarades ;
Tous frais , luisans , potelés , biens nourris ,
Tels qu'on les voit folâtrer dans Paris.
Tous brûloient de me suivre , et leur bouillante audace
Bravoit , dans sa fiere menace ,
Le tems , l'absence et la langueur.

(*Pleurant.*)

Inutile fierté ! trop fugitive ardeur !
J'ai vu périr ma troupe entiere.
De l'oubli le vent nébuleux
En renverse plusieurs la tête la premiere ;
Tel , en courant la poste , a perdu la lumiere ,
Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux ,
Tel autre expire de foiblesse ,
Aux pieds de la premiere hôtesse.

V É N U S.

Ne pleurez plus , mon fils ; modérez vos transports :
Si les Amours , si vos freres sont morts ,
Sachez que bientôt de leurs cendres
Il en renaîtra de plus tendres ,
Qui jureront d'être à jamais constans.

L' A M O U R.

Ma mere , pour les croire attendons le printemps.
Je vous épargne , hélas ! la moitié de l'histoire
Des maux que nous avons soufferts ,
La Fatigue , en son humeur noire ,
Nous laissoit au fond des déserts ;
La Gloire nous mettoit aux fers ,
Et Bacchus nous crevoit de boire ,
Je n'y pense point sans frémir ;

Avec Mars , avec ses élèves ,
Les Amours n'ont ni paix , ni treves.

A leur retour , loin de les accueillir ,
Les Belles , sans pitié , les devoient tous bannir :
Elles n'en feront rien ; les traîtres sont aimables !

LA FIDÉLITÉ.

Et les Belles sont traitables ?

VÉNUS , à l'Amour.

Prenez des sentimens plus doux....

Mais de la part de Mars qu'avez-vous à me dire ?

L'AMOUR.

Ah ! pourquoi m'interrogez-vous ?

VÉNUS.

Quoi donc ! a-t-il abjuré mon empire ?

L'AMOUR.

Oublions le passé , bientôt il vous verra :

Croyez , à son retour , tout ce qu'il vous dira.

Dans un détail qui lui peut nuire

Ma douleur contre lui vient de s'émanciper ;

Mais si vous ne voulez tout-à-fait me détruire ,

Ma mere , laissez-vous tromper.

VÉNUS , à la Fidélité.

Plaiguez-vous donc encor des Belles ,

Chicaneuse Divinité !

Mon fils est bien plus maltraité

Par les amans que vous par elles.

LA FIDÉLITÉ.

De prétexte jamais les Belles n'ont manqué :

Ou c'est aujourd'hui par vengeance

Que leur cœur est revendiqué ,

28 LE RETOUR DE MARS,

On ce sera demain par inconstance ;
Un jour en fait la différence.

L'AMOUR.

Voilà votre éternel jargon.
Toujours entre vous deux la dispute foisonne ;
Je juge , et je soutiens mon jugement fort bon ,
Que tout amant est un fripon ,
Et toute amante une friponne :
Demandez ? aujourd'hui l'on s'aime sur ce ton.

LA FIDÉLITÉ, à *Vénus*.

Avant-coureur de bon augure ,
Tenez voici déjà Mercure....
Bientôt nous aurons votre amant.

S C E N E I X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS,
LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

QUE fait Mars ?

MERCURE.

Mars vous fait ses complimens , Déesse.

VÉNUS.

Où l'avez-vous laissé ?

MERCURE.

Bien loin d'ici.

COMÉDIE.

29

VÉNUS.

Comment !

N'est-il pas en chemin ?

MERCURE.

Oui , mais rien ne le presse.

VÉNUS.

Et pourquoi donc ne vient-il pas ?

L'hiver conduisant les frimats ...

MERCURE, *l'interrompant.*

Il est avec un peuple insupportable ,

Qui se moque des almanachs ;

Toujours prêt à se battre , en été , sur le sable ,

En plein hiver , sur le verglas.

VÉNUS.

Que ne les quitte-t-il ?

MERCURE.

Il les aime à la rage ;

Et même encor dernièrement

Il a pris leur habillement ;

S'il n'étoit immortel , il ne seroit pas sage.

Fardeau lourd et déshonorant ,

Son bouclier n'est plus qu'une inutile masse ;

En petit hausse-col brillant

Il a converti sa cuirasse ,

Sa cotte-d'arme en juste-au-corps galant ;

Pour un chapeau coquet il a troqué son casque ,

Chapeau qui tombe au moindre vent ,

Contre la mort la défense est fantasque .

Oh ! la Prudence assurément

N'en a pas introduit l'usage :

C iij

30 LE RETOUR DE MARS,

Elle eût moins fait pour l'ornement,
Et moins hasardé le courage.

V É N U S.

De tout tems cet habit m'a plu,
Mercure ; et j'ai l'ame ravie
Que Mars enfin l'ait revêtu.

M E R C U R E.

Aussi-tôt que vous l'aurez vu
Vous l'aimerez à la folie.

Il va, vient, court, boit, chante, rit ;
Pour chaque Belle il s'attendrit.

Dans son regard la vivacité brille,

Dans son geste le feu pétille :

Il est badin, sémillant, étourdi ;

Mais il n'en est que plus joli.

V É N U S.

Eh ! quoi donc ! une absence, et si longue et si dure,
Ne lui peut arracher ni larmes, ni murmure !

M E R C U R E.

J'ai vu force vin répandu ;

De larmes je n'en ai point vu.

V É N U S.

Que je vais le gronder !

L' A M O U R.

C'est fort bien fait, ma mere :

Querellez toujours la premiere.

(On entend un bruit de guerre.)

M E R C U R E.

Tenez, à ces sons éclatans,

Je gagerois que c'est lui.

COMÉDIE. 31

VÉNUS.

Je l'attends.

MERCURE.

Je vais chez les mortels, où, bien mieux qu'à Cythere,
On récompense mes talens.

(Il sort.)

SCENE X.

VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS,
LA FIDÉLITÉ.

LA FIDÉLITÉ.

EH ! Vénus, croyez-moi, point d'éclaircissemens.
Craignez vous-même sa colere.

SCENE XI.

MARS, *venu à la Française* ; VÉNUS, L'AMOUR,
TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ.

MARS, à Vénus, avec empressement.

AH ! je vous vois enfin, objet de tous mes feux ;
Beauté digne de ma constance ;
Souffrez que mes transports, augmentés par l'absence,
Par mille baisers amoureux....

(Il veut lui baiser la main.)

33 LE RETOUR DE MARS,

V É N U S , *le repoussant.*

Doucement , s'il vous plaît , point tant de pérulance.

M A R S , *essayant de nouveau à lui baiser la main.*

Quoi ! vous me refusez , je pense !

Eh ! si donc , vous faites l'enfant.

V É N U S , *le repoussant toujours.*

Encore une fois , doucement.

M A R S .

Ah ! ah ! voici du neuf !.... Vous boudes donc , Déesse ?

Peut-on vous demander pourquoi ?

V É N U S .

Parce que je vous hais . De grace , laissez-moi .

M A R S .

Eh ! bien , c'est assez , je vous laisse .

V É N U S .

Méritez-vous , ingrat ! d'être admis dans ma Cour ?

Vous aviez emmené l'Amour ;

En quel état l'avez-vous su réduire ?

Cruel ! s'il voit encor le jour ,

C'est par moi seule qu'il respire .

M A R S .

Quoi ! ce n'est que cela ? ma foi ! vous avez tort :

Je voudrois , moi . que cet Amour fût mort .

V É N U S .

Vous êtes un traître , un perfide !....

Si j'en croyois le transport qui me guide ,

De ces lieux à jamais je saurois vous bannir .

M A R S .

Vénus , point tant de violence :

Je serois fâché d'en sortir ;
Mais vous regretteriez bien vite ma présence.

V É N U S.

Eh ! que perdrois-je en vous ? un amant indiscret ,
Prompt à jurer , plus prompt à trahir sa promesse ;
Promenant d'objet en objet
Une avide et vague tendresse ;
Esclave impérieux , qui , sans ménagement
Veut maîtriser sa souveraine ;
Dont la vivacité n'est qu'un emportement ,
Que la nouveauté guide , et le plaisir entraîne ;
De l'encens le plus délicat
Rassasiant la Beauté qu'il adore ,
Et l'immolant avec éclat ,
Dès que son feu bruyant s'éclipse et s'évapore.

M A R S.

Vous avez mis tous mes traits au grand jour :
Vous peignez à miracle !.... Oh ! ça , c'est donc mon
tour.

(*A la Fidélité.*)

Fidélité , ma chere amie ,
Un petit mot , je vous en prie.

V É N U S , *intriguée.*

Que voulez-vous à la Fidélité ?

M A R S.

Moins que rien.

V É N U S.

Mais encore ?

34 LE RETOUR DE MARS.

M A R S.

Un mot de vérité,
Un supplément pour votre éloge.

V É N U S.

Je ne veux pas qu'on l'interroge.

M A R S.

Elle est adorable, Vénus !

V É N U S.

Vous plaisantez encore ? Ah ! sortez de Cythere,
Perfide ! craignez ma colere.

M A R S.

Qui ? moi !

V É N U S.

Sortez, vous dis-je, et ne revenez plus,

M A R S.

Eh ! bien, je sors.... Mais, le diable m'emporte,
J'étouffe l'Amour à la porte.

V É N U S, *tendrement.*

Vous le pouvez, ingrat ! brisez des nœuds si doux.

M A R S, *d'un air piqué.*

Oui, c'est fort bien fait, plaignez-vous.

On est huit mois éloigné d'elle,

Huit mois à regretter un si cher entretien,

Huit mois triste, huit mois fidele :

On arrive, on vient, avec zele ;

On veut prendre un baiser sur une main si belle,

Baiser qui ne lui coûte rien,

Et l'on est reçu comme un chien.

L'accueil est régaland, et la façon nouvelle !

COMÉDIE.

35

V É N U S.

Cruel ! vous voudriez que notre Amour fût mort ?

M A R S.

Eh ! que vous importe son sort ?

Connoissez mieux votre puissance ,

Et ne regrettez plus un Amour vieillissant ,

Fatigué par huit mois d'absence ,

Reste d'un feu presque éteint , languissant ,

Qu'entretient avec nonchalance

Une morne persévérance ,

Et qu'elle plaint en l'étouffant.

J'arrive , je vous vois , mon cœur vous rend les armes :

Je vous offre un Amour naissant ,

Fils impétueux de vos charmes ;

Amour tout neuf , et d'autant plus pressant.

Aujourd'hui son flambeau s'allume ,

De nouveaux feux il me consume ,

Il me frappe d'un trait plus doux et plus perçant.

Un nouveau transport me possède ;

Ah ! souhaitons qu'aux pieds d'un objet ravissant

Un Amour meure à chaque instant ,

Pourvu qu'à chaque instant un autre lui succède !....

Mais non , ingrate !.... il faut vous obéir ,

De ces lieux à jamais vous m'ordonnez de fuir.

Vous le voulez.... je sors.

(Il va pour sortir.)

V É N U S , à l'Amour.

Ah ! calmez sa colère !

Ramenez-le , mon fils , aux pieds de votre mère.

36 LE RETOUR DE MARS,

L'AMOUR, à *Vénus*, lui ramenant *Mars*.

Eh ! bien, finirons-nous ? regardez votre amant....

(*A Mars.*)

Vous, regardez la Reine de Cythere....

(*A tous les deux.*)

Vous souriez tous deux ? je n'ai plus rien à faire.

MARS, à *Vénus*.

Consentez-vous à mon éloignement ?

VÉNUS.

Pour vous, ingrat ! ma foiblesse m'étonne.

Je devrois vous punir.... mais non, je vous pardonne.

MARS.

A quel excès va sa bonté !

(*Lui baisant la main.*)

Donnez-moi cette main. Ceci vaut un traité.

VÉNUS.

Eh ! quoi ! vous badinez sans cesse ?

MARS.

C'est un don de l'habit que j'ai su revêtir.

En tout lieu chercher le plaisir,

Suivre Bacchus, bannir l'ivresse,

De tems en tems trahir une maîtresse,

En possédant égarer le désir,

N'écouter rien quand l'honneur presse,

Bonner la mort en badinant,

La recevoir en plaisantant,

C'est la morale enchanteresse

Du peuple heureux dont j'ai pris l'ornement...

Mais, Vénus, votre Cour me paroît ténébreuse :

Qu'on s'aperçoive enfin que je suis de retour.

Rappelons

Rappelons dans ce beau séjour
Des Jeux et des Plaisirs la troupe paresseuse ;
C'est par eux seulement qu'auprès de la Beauté
Mars sait fixer l'Amour et la Fidélité.

SCENE XII et dernière.

MARS, VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS,
LA FIDÉLITÉ, LES JEUX, LES PLAISIRS, AR-
LEQUIN, UN CHANTEUR.

LE CHANTEUR.

PRINTEMPS, ne vante plus tes charmes :
De la tendre Beauté tu fais couler les pleurs ;
Ton retour importun est celui des alarmes.
Si-tôt que le Zéphyr vient caresser les fleurs,
Les fiers enfans de Mars dédaignent tes douceurs ,
Quittent l'Amour , volent aux armes....
L'hiver est la saison aimable
Qui doit fixer tous vos desirs ,
Beautés ; sa rigueur favorable
Ramene auprès de vous l'Amour et les plaisirs.

MARS , *chantant.*

Sans valeur , sans combat , il n'est point de victoire
Pour le Guerrier , ni pour l'Amant :
Sur l'ennemi , sur un objet charmant ,
Sans valeur , sans combat , il n'est point de victoire.
En attaquant , en combattant ,
Du triomphe on obtient la gloire ;

D

38 LE RETOUR DE MARS,

Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant.

L'AMOUR, *chantant.*

Des bienfaits que ma main dispense,
Beautés, la source est dans vos yeux :
L'Amour ne doit qu'à leur puissance
L'empire qu'il a sur les Dieux ;
Mais n'abusez point de vos armes ,
D'un tendre amant partagez les desirs :
Un pouvoir acquis par les charmes
S'augmente encor par les plaisirs.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Comme un Zéphyr dans la plaine
Caresse de son haleine ,
Toutes les fleurs d'alentour ,
Du Guerrier, plus coquet encore ,
Bientôt la flamme s'évapore :
Ne comptez point sur son retour.

VÉNUS.

Comme la rose nouvelle ,
Que le Zéphyr, d'un coup d'aile ,
Embellit et met au jour ;
Aussi brillante que la rose ,
La Beauté passe, à peine éclore :
Ne comptez point sur son retour.

COMÉDIE.

39

L'AMOUR.

Comme une abeille innocente
S'attache à la fleur naissante,
L'âge heureux fixe l'Amour;
Si-tôt que la fleur est séchée
Ailleurs il cherche la rosée :
Ne comptez point sur son retour.

LA FIDÉLITÉ.

Comme la neige brillante
Perd sa blancheur éclatante
Aux feux de l'astre du jour,
Par un nouvel amour détruite
La Fidélité prend la fuite :
Ne comptez point sur son retour.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Comme un passager sur l'onde,
Effrayé quand le vent gronde,
L'Auteur se trouve en ce jour.
Tremblant pour son premier voyage,
Il abordera sans orage,
Si vous approuvez son Retour.

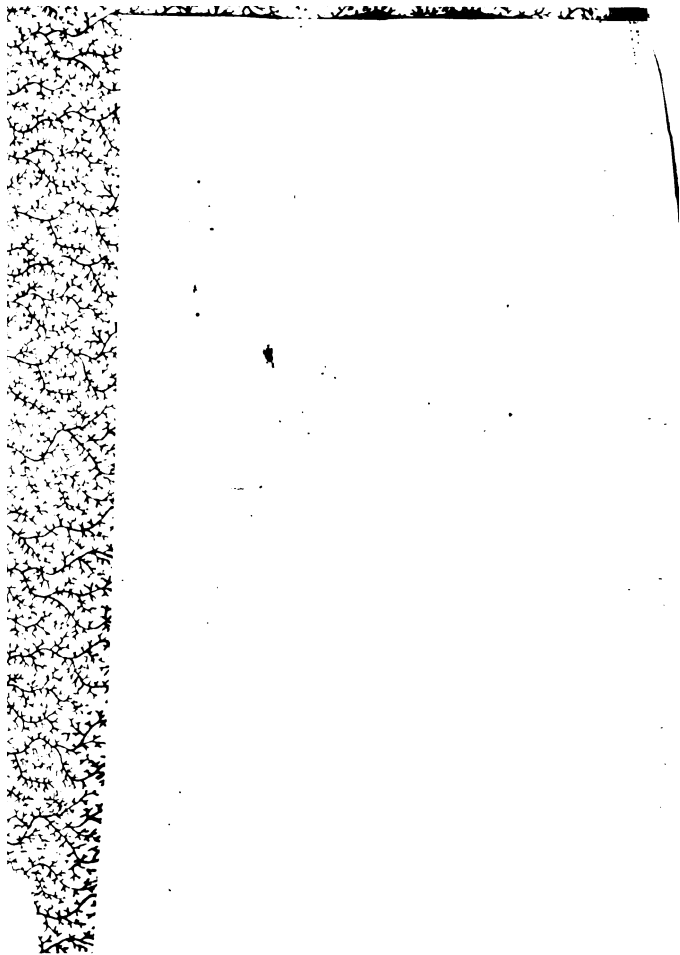
F I N.

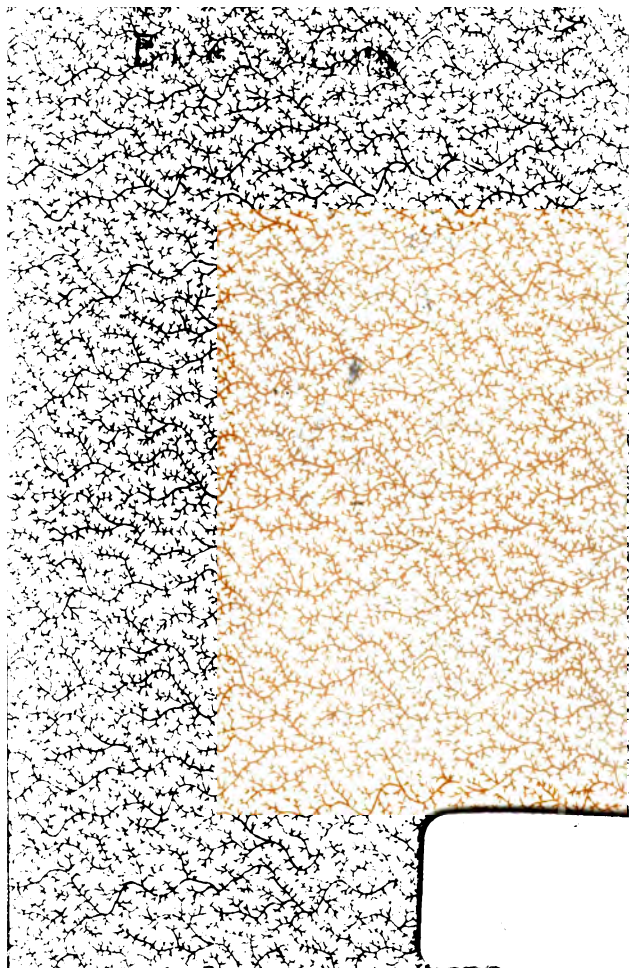
DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE
VALADE.

24-



1. The first part of the document is a list of names, followed by a list of dates, and then a list of locations. The names are listed in alphabetical order, and the dates are listed in chronological order. The locations are listed in alphabetical order.





the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11]. In the United Kingdom, *S. flexneri* is the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis [12].

There is a paucity of data on the epidemiology of *S. flexneri* infection in the United Kingdom. In the 1980s, *S. flexneri* was the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis in the United Kingdom [12]. In the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11].

In the United Kingdom, *S. flexneri* is the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis [12]. In the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11].

In the United Kingdom, *S. flexneri* is the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis [12]. In the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11].

In the United Kingdom, *S. flexneri* is the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis [12]. In the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11].

In the United Kingdom, *S. flexneri* is the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis [12]. In the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11].

In the United Kingdom, *S. flexneri* is the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis [12]. In the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11].

In the United Kingdom, *S. flexneri* is the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis [12]. In the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11].

In the United Kingdom, *S. flexneri* is the most common serotype of *Shigella* isolated from patients with shigellosis [12]. In the 1990s, the incidence of *S. flexneri* infections in the United Kingdom has increased, and the incidence of *S. flexneri* infection in the United States has increased in the 1980s and 1990s [10, 11].